

CAHIERS 96
METANOIA

METANOÏA

Association

Centre de Recherche Métaphysique
26740 MARSANNE

tél. 04 75903044
fax. 04 75903148

*avec mes meilleurs vœux à vous deux
Je vous embrasse
Monique*

Marsanne, le 15 Décembre 1998

*Ce n'est que dans la mesure où l'homme s'affranchit des catégories mentales
où s'affrontent les contraires qu'il peut accéder au Royaume. (Emile Gillibert)*

Cher Métanoïa,

L'Association fête son quart de siècle ! 25 ans passés déjà !

Vous nous avez, durant ce laps de temps, assuré de votre confiance et c'est ainsi que nous avons pu continuer aussi bien les Rencontres, qui restent des occasions privilégiées de connaissance, d'échanges et d'amitié, où Emile est omniprésent que la publication des Cahiers ; nous terminons, avec l'année 1998, le numéro 96.

Les Cahiers, de par leur nature et leur objectif, ne peuvent intéresser qu'un petit nombre de personnes ; celles qui sont réellement concernées. De plus, nous avons vu partir, cette année, plusieurs membres fidèles et âgés. Toutefois, nous avons confiance pour la continuité de notre Association et nous comptons sur votre générosité.

Il va de soi que l'Association Métanoïa doit exister, vivre et s'épanouir par elle-même. Or, l'Association c'est vous et nous, c'est ceux qui estiment que l'approfondissement et la mise en valeur de l'Evangile selon Thomas est d'une importance vitale.

Le retour à l'Un nous requiert d'une façon pressante. Nous ne pouvions pas, pour avoir un plus grand nombre d'adhérents, nous attarder avec ceux qui continuent de verser du vin nouveau dans de vieilles outres (log. 47. 11-12) « On ne peut pas faire joujou avec Thomas » nous disait un Métanoïa de passage et il continuait « De toutes façons, ça ne marche pas ! » Il vaut mieux abandonner et trouver une église consolante, là, le mental pourra s'exprimer pleinement.

Je vous remercie, par avance, pour votre fidélité et vous réitère toute ma gratitude.

Sentiments cordiaux

Monique Gillibert

Monique Gillibert

- Vous pouvez régler votre cotisation en une ou plusieurs fois ou par virements automatiques mensuels. Merci.

96

revue
trimestrielle

CAHIERS
METANOIA

Rédaction
Administration
26740 Marsanne
CCP Ass. Métanoïa
LYON 6564-15 T

Ass. Metanoïa
Loi de 1901
Tirage : 12.98
Impr. du Crestois
26400 Crest

CAHIERS METANOIA

SOMMAIRE

EDITORIAL

GNOSE OU MESSIANISME

3

COMMENTAIRES DE L'EVANGILE SELON THOMAS

LOGION 109

6

MIETTES DE GNOSE

16

RECHERCHES

H.W.L. POONJA

17

AU PAYS DES SOURIRES (suite)

23

LE DHAMMAPADA (suite)

31

LA GNOSE AU QUOTIDIEN

37

BIBLIOGRAPHIE

41

POESIES

44

Comment se procurer les Cahiers Métanoïa

Les Cahiers sont servis d'office aux membres de l'Association Métanoïa ; ils ne sont pas vendus au numéro.

Le contenu même des Cahiers ne peut en faire une revue d'étalage. Pour recevoir régulièrement la revue, prière de remplir le bulletin d'adhésion à l'Association et de le retourner accompagné du montant de la cotisation :

Association METANOIA - 26740 MARSANNE

La contribution demandée aux membres peut paraître élevée. Mais la nature même de notre recherche n'intéresse qu'un petit nombre ; en effet, combien sont autour de nous ceux que préoccupe réellement *le trésor qui ne périt pas ?* (log 76)

Quelle que soit la date de votre adhésion, vous recevrez les 4 Cahiers de l'année en cours.

Si vous désirez acquérir les Cahiers déjà parus, veuillez ajouter au règlement de votre cotisation la somme de 200 Frs par année commandée.

Les Cahiers des années de 1975 à 1998 sont disponibles, par année (4 cahiers) : 200 Frs

Les frais de port seront indiqués en fonction du nombre de Cahiers et du lieu où expédier.

Comment faire connaître les Cahiers ?

Il dépend de chacun de nous que les Cahiers aillent à ceux qui peut-être sans le savoir les attendent dans la solitude. Sur demande émanant d'un membre de l'Association, nous adressons, contre 40 F. en timbres, un exemplaire de la revue à toute personne qu'il nous indiquera susceptible d'accueillir notre démarche comme il l'a lui-même accueillie.

D'avance merci !

© Couverture by Frank Lalou

EDITORIAL

GNOSE OU MESSIANISME

Si la valeur d'une doctrine devait se mesurer à son dynamisme et à sa force d'expansion, on pourrait dire que le messianisme a montré sa suprématie en Occident d'abord et, petit à petit, dans les pays qui ont subi l'influence de la culture et de la technologie occidentales.

En effet, hâtons nous de le préciser, le mot messianisme n'a pas seulement un contenu religieux ; il embrasse les idéologies qui promettent un avenir meilleur sans pour cela qu'elles situent nécessairement le bonheur qu'elles annoncent dans un au-delà spatio - temporel ; c'est le cas notamment du marxisme qui oeuvre collectivement pour l'avènement ici-bas d'une société où s'instaurera la justice sociale.

La caractéristique des croyances messianiques réside donc dans la promesse de réalisations collectives futures. Elles sont issues de la foi en la venue du messie d'Israël annoncé par les prophètes, messie devant, à l'origine, assurer le triomphe du peuple juif sur les nations.

Les Juifs ne virent pas en Jésus le messie promis et l'attendent toujours, alors que l'idée géniale de St Paul fut de faire assumer par le Christ le rôle de messie, de rédempteur, de sauveur, non seulement du peuple juif, mais de l'ensemble des nations. Ainsi, St Paul greffait le christianisme sur le judaïsme pour une aventure unique et universelle. Le rôle historique du Christ prenait du même coup une valeur incommensurable. Par sa crucifixion et sa résurrection, il assurait la rédemption du genre humain, celle-ci devant être parachevée lors de son retour glorieux à la fin des temps pour juger les vivants et les morts. Cette forme de salut, au terme d'une aventure spatio-temporelle, valorise singulièrement l'histoire. En l'orientant vers un salut final, le messie devient l'artisan de l'histoire et lui imprime un cours irréversible. Religieuse au début, l'aventure spatio-temporelle du salut, propre au judéo-christianisme, embrasse aujourd'hui l'ensemble des structures du monde moderne.

Notre société est toute imprégnée de ce devenir historique à tel point que nous avons beaucoup de mal à concevoir des sociétés d'un autre type qui seraient restées à l'abri de l'emprise omniprésente du futur. Celle-ci façonne les individus comme les collectivités. Il ne faut pas s'étonner dès lors que l'homme moderne, propulsé vers le devenir, soit inapte à la compréhension métaphysique.

Le système de salut dans le devenir, s'il a révélé sa force dans le passé, ne laisse pas d'inspirer des craintes pour l'avenir. L'homme moderne, dans son ambition de dominer la nature, a mis en branle des forces qu'il ne peut plus maîtriser. Les menaces qu'il fait peser sur la planète provoquent une angoisse croissante. On commence à parler des malheurs de l'histoire et à prendre ses distances avec un système qu'il nous faut bien qualifier de rupture avec le Réel. On regarde vers d'autres horizons et l'on se rend compte que toutes les autres traditions, en dehors de la tradition judéo-chrétienne, sont restées à l'abri du messianisme. Le caractère unique de celui-ci apparaît peu à peu dans son aspect monolithique, voire paranoïaque, et l'on vient à se demander comment un rêve aussi délirant a bien pu s'emparer d'un peuple, se développer, se ramifier, se diversifier et envahir toute la planète.

Pressentir, puis mesurer le danger, suppose déjà un début de désolidarisation avec le phénomène ; je le vois à distance, je le tiens à distance, je le remets en question, je l'analyse, j'en établis le diagnostic. J'entreprends ce travail en m'impliquant dans le processus de remise en cause. L'enjeu est trop important pour que je me contente d'être un spectateur critique.

Ce Royaume de la fin des temps que le Christ doit instaurer en revenant juger les vivants et les morts, j'ai lu, étant encore enfant, qu'il était au dedans de nous ; je suis donc Roi du Royaume ! Quelle singulière dignité ! Les enfants ne se doutent de rien. . . Puis tout a été recouvert sous les sédiments d'une doctrine qui présentait le Royaume comme un rêve futur. Les projections allèrent bon train. C'est consolant de penser aux lendemains meilleurs, surtout quand le quotidien est lourd à porter. Cependant, on ne peut continuer à rêver sans éprouver l'inconsistance du rêve lorsqu'arrivent les désillusions.

Un jour, l'Orient, resté à l'abri du rêve messianique, se révéla dans ses grands textes : ceux-ci mettaient l'accent sur le présent libérateur, et sur la possibilité offerte à l'homme d'accéder au divin. L'enfance abandonnée était retrouvée avec sa dignité. C'est peu dire que ce fut une révolution. Mais la découverte de l'Evangile selon Thomas qui suivit fut l'irruption du feu auquel se livre le papillon. . . *Celui qui est près de moi est près de la flamme et celui qui est loin de moi est loin du Royaume* (log. 82). L'intériorité du Royaume et son omniprésence sont affirmées au départ : *Le Royaume est le dedans de vous et il est le dehors de vous*. Et cette réalité, qu'on veut toujours reporter, est annoncé comme étant déjà là : *Ce que vous attendez est venu, mais vous, vous ne le connaissez pas* (log. 51), et cette nouvelle capitale est réitérée : *Le Royaume du Père s'étend sur la terre et les hommes ne le voient pas* (log.113). Mais à celui qui est déterminé à « voir », tout devient possible : *Celui qui boit à ma bouche sera comme moi ; moi aussi, je serai lui, et ce qui est caché lui sera révélé* (log.108). Il s'engage dans un processus d'éveil au

cours duquel le messianisme apparaît comme une manoeuvre dilatoire du mental, la manoeuvre par excellence qu'il imagine pour se perpétuer.

Que le rêve messianique est pauvre à côté de la Réalité ici et maintenant ! Il n'est autre finalement que la projection dans le devenir des aspirations du mental, de celui que les évangiles canoniques appellent le Prince de ce monde. Il est au monde et il est du monde. Mais ce monde où il se déploie est en réalité celui qu'il se fabrique et qu'il perpétue par le devenir, c'est-à-dire un monde d'illusions. La malversation a été complète : *c'est le cep qui a été planté à l'extérieur du Père et comme il n'est pas fort, il sera extirpé avec sa racine.*

Le gnostique en revanche, s'il est au monde, n'est pas du monde. Pour lui, le monde au sens où l'entend le mental n'a aucune réalité : *c'est un cadavre* (log. 56). D'où l'importance *de connaître le monde* (log. 56 et 80), ou, ce qui revient au même, *de se trouver soi-même* (log. 111). Le monde n'est pas digne de celui qui est parvenu à cette connaissance. Jésus y revient à trois reprises comme pour souligner une chose absolument essentielle et déterminante. C'est toute la différence entre *les vivants et ceux qui sont morts* (log. 11), entre ceux qui poursuivent *un Royaume intérieur et ceux qui l'attendent dans une réalisation messianique, entre le gros et bon poisson et les petits poissons* (log. 88) ; entre celui qui se tient *dans le commencement et celui qui s'interroge sur la fin* (log. 18), entre celui *qui est lumineux et celui qui est dans les ténèbres* (log. 24), entre celui *qui a rejeté son vin et celui qui est ivre* (log. 28), entre *le bon grain et l'ivraie* (log. 57), entre celui *qui est désert* (rempli de lumière) *et celui qui est partagé* (rempli de ténèbres) (log. 61), entre *les monakhos et ceux qui se tiennent près de la porte* (log. 75).

Ces exemples pris parmi d'autres font ressortir avec force d'un côté le monde de la Lumière dans le présent libérateur et de l'autre le monde des ténèbres dans sa projection futuriste. Aucune commune mesure entre les deux, pas plus qu'entre la Vérité et l'illusion. Et dire qu'on a fait jouer à Jésus le rôle dévolu au mental en inscrivant dans une perspective de rêve ses paroles qui nous rendaient les clefs de la gnose ! Malversation, inconsciente sans doute, mais la force de destruction qu'elle a engendrée a pris aujourd'hui le caractère angoissant qu'on ne manque pas de relever sans en chercher réellement les causes.

Le psychisme de l'homme moderne est trop déterminé par un passé obérant pour constater que la voie gnostique est sa chance de salut. L'Occident a détourné l'enseignement du Maître parmi les Maîtres au profit d'un rêve monstrueux, et aujourd'hui, comme au temps des disciples dominés par le mental, Jésus dit :

*Il y aura des jours
où vous me chercherez
et ne me trouverez pas.*

(log. 38)

Qui a encore la possibilité du choix entre la Gnose ou le Messianisme ? Ce n'est pas en colorant de messianisme la gnose éternelle qu'on obtiendra la vue juste.

*Il n'est pas possible
qu'un homme monte deux chevaux.*

(log 47)

Emile Gillibert



BAN CHIANG

COMMENTAIRES DE L'ÉVANGILE SELON THOMAS

109

Jésus a dit :

Le Royaume est comparable à un homme
qui avait dans son champ un trésor caché
qu'il ne connaissait pas.

Et à sa mort il le laissa à son fils.

Le fils ne savait pas ;

il prit le champ
et le vendit.

Et celui qui l'avait acheté vint.

En labourant, il trouva le trésor
et commença à prêter de l'argent avec intérêts
à qui il voulut.

LOGION 109

Le Royaume est en nous. Le trésor est caché dans notre propre champ. C'est à nous seuls qu'il appartient de le travailler. Nous seuls pouvons trouver ce trésor perdu : ... *le royaume du Père s'étend sur la terre et les hommes ne le voient pas* (log. 113). Le trésor est si près de nous que nous ne l'apercevons pas. Comme une pierre précieuse que nous posséderions sans le savoir. Le Bouddha raconte à ce propos l'histoire de deux amis : l'un très riche et l'autre très pauvre. Un jour, le premier profite de ce que le second est endormi pour glisser dans sa poche une pierre précieuse d'une très grande valeur. Les années passent et les deux amis finissent par se rencontrer à nouveau. Le riche est toujours riche et le pauvre toujours pauvre. Le riche demande à son ami : «Mais enfin, qu'as-tu fait de la pierre précieuse que j'avais mise dans ton vêtement pour te venir en aide ?» Surpris, le pauvre met la main dans sa poche et trouve la pierre. Le pauvre est-il brusquement devenu riche ? Non, simplement il a découvert la richesse qui était en lui et dont il ignorait l'existence. La nature de Bouddha est en nous, mais tant que nous sommes ignorants, nous sommes incapables de la réaliser :

*Les hommes ignorent le précieux joyau
que chacun possède enfoui au fond de soi.*

(Yoka Daishi, Shodoka)

*Ô Kabir, le daim cherche dans la forêt
Le musc caché dans son nombril !
Et l'homme cherche ailleurs
Celui qui est dans son cœur !*

(Kabir)

Tout semble avoir été conçu pour que nous tombions dans le piège de notre propre occultation. Selon une légende hindoue, les dieux effrayés par l'orgueil et l'arrogance de l'homme et craignant que celui-ci ne décide un jour de les surpasser, se réunirent pour trouver un moyen de l'empêcher d'accéder à l'immortalité. Ils délibérèrent longtemps. *Que nous cachions le Soi au sommet des montagnes ou dans les profondeurs des océans, l'homme est si ingénieux qu'il finira bien par trouver un jour un moyen de s'y rendre*, se disaient-ils entre eux, sans parvenir à se décider. Finalement, un dieu plus malin que les autres eut une idée géniale: *Pourquoi ne pas dissimuler le Soi dans le cœur de l'homme. C'est bien le seul endroit où il n'aura pas l'idée d'aller le chercher !* Les dieux adoptèrent à l'unanimité cette résolution et dès lors, l'homme erre en tous sens comme un insensé sans se douter que ce qu'il cherche est déjà là. Comment l'homme pourrait-il atteindre le Soi puisque le Soi est hors d'atteinte ? Puisqu'il est en lui ? On pourrait presque croire que Jésus connaissait cet apologue :

*Si ceux qui vous guident vous disent :
voici, le Royaume est dans le ciel,
alors les oiseaux du ciel vous devanceront ;
s'ils vous disent qu'il est dans la mer,
alors les poissons vous devanceront.
Mais le Royaume, il est le dedans
et il est le dehors de vous..* (log. 3)

Tout est dans la gueule du temps. Prisonniers de nos sens, nous ne voyons que les apparences factices de la multiplicité. Nous imaginons que tout a un début et une fin. Nous nous identifions à ce qui tombe sous notre regard immédiat. Nous sommes prisonniers de la prison que nous avons nous-mêmes créée. Le trésor n'a jamais bougé puisqu'il est immuable. C'est nous qui l'avons si bien enfoui que nous ne savons même plus où il se trouve : *Ce trésor que représente le royaume de Dieu, c'est le temps qui l'a caché ainsi que la multiplicité* (Maître Eckhart, Traités & Sermons, Aubier-Montaigne, p. 251).

Rien ne sert de posséder le champ si l'on ignore tout des richesses qu'il contient. On risque de solder à vil prix ce qui a une valeur inestimable. Le marchand avisé par contre acceptera de se défaire de tous ses biens pour acquérir la perle unique : *Vous aussi, cherchez-vous le trésor qui ne périt pas, qui demeure là où la mite ne s'approche pas pour manger et où le ver ne détruit pas* (log. 76). Il suffit en fait que j'accepte de me perdre moi-même, d'abandonner ce petit moi auquel je m'identifiais jusqu'alors, pour enfin trouver la perle de mon Soi majestueux. Etre pauvre en esprit suffit pour devenir riche de l'Esprit. Qu'importe les apparences extérieures, ce qui compte c'est d'être maître de soi-même. Et c'est cela le véritable renoncement : *Si un homme s'abandonnait lui-même, quoi qu'il garde, richesse ou honneur ou quoi que ce soit, il aurait abandonné toute chose* (Maître Eckhart, Traités, trad. J. Ancelet-Hustache, Seuil, p. 44).

A moi de travailler mon champ. A moi de le labourer, et de l'ensemencer afin qu'il porte beaucoup de fruits. A moi de veiller à ce que la terre reçoive les graines et les fasse germer en temps et en heure. La plus petite des graines si elle est soignée avec amour et attention peut donner un arbre gigantesque. C'est à cela que Jésus compare le royaume des cieux : *Il est comparable à un grain de moutarde, la plus petite de toutes les semences ; mais quand il tombe sur la terre travaillée, elle donne une grande tige qui est un abri pour les oiseaux du ciel* (log. 20). Seul ce qui pousse dans le royaume peut s'enraciner dans le royaume. Tout ce qui est planté hors du royaume est sujet à la mort. Ce qui ne vient pas du Père ne peut pas retourner au Père : *Un cep de vigne a été planté en dehors du Père et, comme il n'est pas fort, il sera extirpé avec sa racine, et il périra* (log. 40).

Ce cycle de l'occultation et de la révélation n'est-il pas autre chose qu'un vaste jeu que j'aurais imaginé moi-même ? Ne me suis-je pas laissé prendre à mon propre piège ? Un trésor a d'autant plus de mystère qu'il est caché. Il est dans sa nature d'être un jour révélé. Une course au trésor ne saurait se concevoir sans chercheur de vérité. N'est-ce pas pour être connu que j'ai inventé cette histoire invraisemblable ? Selon un hadith : *J'étais un Trésor caché et j'ai aspiré à être connu : J'ai tiré les créatures du néant afin de me connaître*. Et ce jeu n'a d'autre fin que ma propre auto-révélation. De moi-même à moi-même, c'est à moi-même que je reviens. Tout est le jeu de mon propre Je :

*Tu as façonné ce Je et ce Nous afin de pouvoir jouer au jeu de l'adoration avec Toi-m
Afin que tous les Je et Tu deviennent une seule âme et soient à la fin submergés dans le
Bien-Aimé.* (Rumi, Mathnawi, I, 1785, trad. Eva de Vitray-Meyerovitch).

Yves



Le Royaume ne se livre pas au premier venu. Il ne se livre pas davantage à celui qui fait profession de savoir. Le théologien, le philosophe, l'homme de science peuvent très bien disserter sur le « trésor », et même acquérir une notoriété qui fait l'admiration du psychique. Ces messieurs ne sont-ils pas les représentants du savoir ? Ne souhaitent-ils pas que ce savoir se transmette à leur descendance ?

Si la gnose était tributaire de la science, les progrès de celle-ci nous en rapprocheraient. Et il ne manque pas de bons apôtres pour entretenir et développer ce fantasme. La science fait certes des progrès dans son domaine, mais le petit cercle de lumière qui semble grandir, agrandit en même temps la zone d'ombre qui l'entoure.

Le trésor du champ ne se révèle pas au propriétaire ni à son fils. C'est un acheteur qui le découvre en labourant, sans doute parce qu'il se donne de la peine comme le berger (log. 107).

L'aptitude à la gnose ne dépend pas des critères habituels du savoir. Elle est tout à fait imprévisible. Jésus semble tout de même privilégier les gens simples et les enfants : *Je te bénis, Père,.... parce que tu as caché cela aux sages et aux habiles et que tu l'as révélé aux tout petits* (Mt 11. 25 ; Lc 10.21). Il précise ce qu'il entend par tout petits au logion 22 à la demande même des disciples.

Emile



Ce qui sort de la bouche du Maître dépasse la signification imagée qui ne fait qu'évoquer une compréhension plus subtile tout en cachant, par son premier degré, ce qui est véritablement dit Voici les paroles cachées que Jésus a dites ...

45 Il faut du recul et une vision englobante et avertie pour saisir ce logion qui n'est pas le plus facile des 114 de l'Évangile selon Thomas. Jésus nous a habitué à une grande précision de ses paroles, qui va de pair avec leur concision. Dans ce logion, les images cachent aisément la lumière en appelant à de « logiques » interprétations au niveau de l'intelligence conceptuelle, mais qui sont peu « nourrissantes » au niveau de l'Esprit. En effet, se contenter d'établir un parallèle entre le travail de labourage fourni par l'acheteur et la part active imputable au disciple dans l'initiation, c'est à dire la recherche patiente, persévérante et déterminée, laisse de côté le début du texte où Jésus dit précisément que c'est à « l'homme » qui a dans son champ un trésor caché qu'il ne connaît pas que le Royaume est incomparable. Le logion 109 est un de ceux qui ont pour thème central le Royaume. Jésus excelle dans l'art d'exprimer la Lumière qui est indicible, tout en la cachant par des images qui ont aussi pour fonction de la révéler ! De quoi mettre en pièces l'architecture rigide du mental, ou égarer habilement celui qui résiste à ce démontage et veut à tout prix sauvegarder sa logique !

J'étais un Dieu caché et j'ai désiré me connaître.

Originellement, ma Nature Véritable est antérieure à la conscience et à l'Être. L'Être et la conscience apparaissent spontanément et jaillissent du Vide. C'est pour me connaître que je déploie la conscience, et au sein de la conscience la manifestation, et au sein de la manifestation mes disciples élus. M'étant connu, je retourne à ma Nature originelle en laquelle la conscience même se dissout, l'Être disparaît, toute connaissance de quoi que ce soit n'est pas. L'inconnaissance est l'état ultime, c'est le commencement et la fin de l'aventure du Vivant.

Le Royaume échoit aux monakhos, aux élus. Aussi peu équitable que cela paraisse au regard comptable humain, force est de constater qu'aucune manoeuvre ne permettra jamais d'obtenir ce qui ne peut pas dépendre d'un vouloir individuel par nature séparateur. Ce qui transparait de l'histoire imagée de ce logion, c'est le caractère fortuit des événements relatés. L'homme auquel le Royaume est comparé ignore son propre trésor. Celui qui en hérite ne voit « que du bleu » : le trésor lui glisse entre les doigts sans qu'il ne se doute de rien. (Cela fait penser au début de l'existence, de la plénitude à l'enfance qui bientôt disparaît). Tandis que celui qui va en profiter a dû être très surpris car son acte conscient et volontaire n'a été que l'achat d'un terrain ! Le Royaume ne peut pas être conquis. Toutes les énergies que peut déployer le mental ne peuvent qu'être orientés vers un but identifié, situé dans le champ du connu. Or le Royaume ne se trouve pas dans ce champ.

Comme l'acheteur du champ, celui qui trouve le trésor de la Gnose ne peut se prévaloir d'un quelconque mérite. Cela lui tombe dessus, le prend sans son consentement puis finalement avec. La parabole de Jésus indique que l'Eveil ne dépend en rien de l'individu, ni fondamentalement d'une démarche consciente. Le vouloir, le savoir, l'action volontaire sont du domaine de l'occultation.

Christian



Le Royaume est au-dedans de moi ...

Le Royaume ... *Ce n'est pas en guettant qu'on le verra arriver.*

On ne dira pas :

voici, il est ici !

ou : voici, c'est le moment !

** Mais le royaume du Père s'étend sur la terre
et les hommes ne le voient pas (log 113).*

Tout au long de l'Evangile, Jésus me parle du royaume, mais il me prévient aussi que malgré mes bonnes dispositions et certitudes passagères, le royaume est toujours à trouver : *Que celui qui cherche ne cesse de chercher...* (log 2)

Le logion 109 est ainsi une sorte de parabole de l'occultation ... révélation du Royaume.

L'homme a un trésor caché qu'il ne connaît pas, autrement dit dont il est incapable d'apprécier la valeur.

Est-ce de son fait ? On ne le sait pas. Ne connaissant pas son trésor, l'homme ne s'en soucie pas et le laisse à sa descendance qui s'en débarrasse...

Ce raccourci généalogique a quelque chose de déconcertant. Quant à l'étranger qui, à prix d'argent, acquiert le trésor et en tire profit, on a du mal à lui trouver quelque mérite.

Ici le royaume est donc incompris et ignoré et finit entre des mains inattendues et à première vue indignes.

Cela ressemble bien au destin qu'ont connu et connaissent encore les paroles de Jésus !

Combien sont-ils ceux qui les entendent, combien ceux qui les respectent et combien ceux qui, pour les adapter au plus grand nombre, les trahissent ?

Mais c'est alors et malgré tout qu'elles sont re-trouvées, et le plus souvent par ceux que l'on n'attendait pas, ceux qui semblaient les moins préparés, les moins dignes : *Je vous choisirai un entre mille et deux entre dix mille...* (log 23)

Cela ressemble peut-être aussi à mon propre cheminement.

Le Trésor est en moi, mais je ne sais pas le voir, soit que je ne sache pas le chercher, soit que je n'ose pas me remettre en question.

Comme l'homme du logion, je reste un dépositaire passif de ce que je pressens mais ne connais pas. C'est seulement lorsque, me remettant en question, je cherche à connaître ma véritable identité, c'est-à-dire qui « je suis », que je me trouve en état d'écouter et de voir non pas autrui et ailleurs, mais moi-même en moi-même, c'est-à-dire là où Jésus me dit que le Royaume se trouve.

C'est donc au prix d'une plongée dans l'inconnaissance et de l'abandon de ma personne qu'un jour je trouve mon trésor qui me révèle qui « Je suis », et que par ailleurs je constate, comme Balyani le dit dans son épître sur l'unicité, « que le voile (de la vérité) n'est rien d'autre que son unicité et sa singularité... et qu'il est licite à celui qui parvient à cette vérité de dire : je suis la vérité ou gloire à moi ». Et ainsi « prêter à usure » à qui veut.



André

Pour expliquer à ses disciples une fois de plus où se trouvent "les clefs de la gnose, » à savoir le trésor, Jésus a choisi cette fois-ci une parabole racontant l'histoire banale d'un champ qui change de propriétaire à plusieurs reprises et dont le trésor ignoré par les premiers est enfin découvert par le dernier acquéreur.

Il découvre à ses disciples que :

Celui qui ne s'occupe que de ses affaires quotidiennes et de rien d'autre, ne pourra trouver "le trésor", l'essence même de la vie lui échappe, il meurt.

Celui qui accumule des richesses n'est pas mieux loti : *le fils vend le champ parce qu'il "ne savait pas."*

Seul celui qui entreprend des recherches - l'acquéreur laboure le champ - sera récompensé : *Cherchez et vous trouverez.* (log. 92) et *Celui qui cherche, trouvera.* (log. 94).

Ayant découvert "le trésor", l'acquéreur disperse ses biens terrestres - il prête à usure - parce qu'il a trouvé la gnose, le bien le plus précieux, le seul qui ait quelque valeur que ce soit.

Au logion suivant, Jésus commente cette attitude : *Celui qui a trouvé le monde et s'est fait riche, qu'il renonce au monde.* (log. 110)

Cela veut dire que celui qui connaît est à la fois initié et initiateur parce qu'il prête à usure, mais seulement à qui il voulut, il ne prête pas aveuglément : *Je vous choisirai un entre mille et deux entre dix mille et, debout, ils seront Un.* (log. 23)

Et pourtant, malgré le petit nombre d'initiés, la gnose est omniprésente, omnisciente, éternelle, mais ... cachée : le champ ne change pas malgré la succession de différents propriétaires. Le trésor y est toujours, mais caché parce que la gnose ne se dévoile qu'à celui qui est réellement à sa recherche.

La gnose n'est pas "un au-delà" quelque peu mystérieux, elle est ici et maintenant, mais comme elle est très précieuse, elle ne se découvre qu'à celui qui est à la recherche de ce royaume qui est le tout.

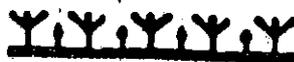
Ce royaume est un trésor impalpable parce qu'il englobe le tout, l'espace, le temps, l'univers. Il est le tout. Il est lumière. Il est moi et moi, je suis lui :

Je suis la lumière qui est sur eux tous...

Levez la pierre,

vous me trouverez là. (log. 77)

Maria



Le trésor dans le champ

Le Royaume est comparable à mon grand-père
qui avait dans son champ un trésor caché
qu'il ne connaissait pas,
soit pour avoir travaillé son champ
trop en surface,
soit parce qu'il est mort trop jeune
et n'en avait pas eu le temps.

Mon père hérita de ce champ.
Comme c'était un homme avisé,
je soupçonne qu'il se doutait qu'il y avait un trésor.
Mais voilà,
on lui avait toujours appris
que le champ ne se travaille
qu'en surface.
Et grâce à son zèle, sa compétence, son tact et son amour
sa terre produisait chaque année un magnifique tapis de fleurs
qui faisait l'admiration de tous.
A la fin de sa vie cependant
il me confia, discrètement
pour ne pas me troubler,
qu'il avait « des doutes ».
Sa mort m'attrista très fort.

C'est ainsi qu'à mon tour
je devins propriétaire
de ce champ au Trésor caché.
Déjà du vivant de mon père
je travaillais ce champ,
en surface, comme on l'avait toujours fait..

Un jour, j'en eus assez
de ces fleurs éphémères,
et je décidai de planter des arbres
pour récolter à long terme.
Un soir, en creusant encore un dernier trou
pour y planter un hêtre,
ma bêche heurta quelque chose de dur,
qu'il fallait écarter.
En dégageant l'objet
je découvris un vieux coffre en chêne.

...Et si c'était ce Trésor
qu'au fond de moi-même
je cherchais
sans le savoir ?

Prudemment je le sortis de terre.
Mais entre-temps l'obscurité était tombée.
L'ouvrir était un travail délicat
requérant les outils adéquats,
il valait mieux remettre cela au lendemain.

Toute la nuit fut agitée par le doute.
Pourquoi ne pas continuer
à travailler la terre en surface
comme tout le monde ?
Le coffre, qui était bien lourd,
ne contenait-il pas
tant d'or, bijoux ou pierres précieuses
que cela ferait mon malheur !

A l'aurore
j'étais déjà sur place
avec mes outils,
poussé par un mélange
de peur, d'espoir, de curiosité,
mais surtout par la conviction
que j'étais arrivé à un tournant de ma vie
à partir duquel
un retour ne serait plus possible.

Le coffre s'ouvrit facilement,
presque de lui-même.
L'intérieur était intact et
VIDE !
L'étonnement fit rapidement place
au soulagement.
Quel bouleversement, quel émerveillement !
le vide me fascinait et m'aspirait.

Pour entrer dans le coffre
je me fis
tout petit
pour ne pas troubler ce vide.
Au fur et à mesure
que je me faisais
plus petit,
le coffre en faisait de même,
jusqu'au moment
où je disparus et lui aussi...

Et il ne resta plus que le Vide
et la joie de m'être retrouvé.

Léon.



MIETTES DE GNOSE

Avocat à l'Île Maurice, Shri Doorgesh Ramsewak a beaucoup voyagé, notamment en Inde et à Shri Lanka. D'origine brahmane, il fut le disciple du Swami Bhagwandas, responsable du Kabir Mandir de l'Île Maurice. Shri Doorgesh Ramsewak a publié de nombreux ouvrages sur l'Hindouisme en général et sur Kabir en particulier : Light of God, Tears of Wisdom, Tisa Yatra, The Gita... Emile Gillibert m'écrivait dans l'une de ses lettres qu'il avait relevé de nombreuses perles dans mes traductions françaises des oeuvres de Shri Doorgesh Ramsewak. Nous vous en proposons quelques unes aujourd'hui.

Pour l'Hindouisme, toute la création est le jeu, la « lîlâ » de Brahman. En d'autres termes c'est un sport, un amusement, un caprice, une fantaisie, un spectacle, un rêve ou une illusion. Ce qui paraît être un processus sans fin se déroulant sur des millions d'années, n'est rien d'autre qu'un phénomène évanescent, un événement passager pour Brahman.

On ne peut véritablement connaître Brahman par l'intermédiaire des sens. Vouloir le décrire, revient à vouloir définir l'indéfinissable, contenir ce qui englobe tout, où circonscrire ce qui entoure toute chose. Même le plus grand sage se perd dans la contemplation de Brahman. Comme Bouddha il accède au Nirvâna et lorsqu'on lui demande de l'expliquer ou de le décrire, c'est par le silence qu'il répond... l'imposant silence d'or de Sat Chit Ananda.

*

L'homme court après le bonheur, mais, au plus profond de lui et même s'il s'agit d'une quête spirituelle, il ne peut pleinement assouvir son désir.

*

La religion naît lorsque naît en l'homme la question première : Qui suis-je ? Pourquoi suis-je en ce que je suis ? Il veut pénétrer le mystère qui l'entoure. Plus que la naissance et la mort, ce qui importe semble-t-il c'est l'idée de ce qu'il y a avant la naissance et de ce qu'il y a après la mort.

*

Est-ce que l'homme est ce corps dans lequel il se pavane, ce mental qui pense, ces sens qui s'agitent ou quelque chose d'encore plus limité ? Franchies les portes de la mort, que survit-il de son être.

*

Quel est cet ardent désir qui semble l'emporter comme le vent emporte la feuille morte avant l'orage.

*

Pourquoi est-il prisonnier de la matière ? Peut-il espérer briser les chaînes de l'existence ? Sera-t-il un jour véritablement libre, heureux et immortel ? Le bonheur est-il un état d'esprit, est-ce simplement le fait d'être satisfait de son sort ? ...

*

Il ne sert à rien, enseigne l'Hindouisme, de pleurer l'impermanence et la fugacité de la vie car tout homme peut à longue s'arracher aux griffes de l'illusion : en son essence la plus profonde, ce Soi dont il s'enorgueillit est, en réalité, une part immortelle de l'Absolu

(Light of God)



RECHERCHE

H.W.L.Poonja

Extraits l'entretien avec Rama Crowell : *'Pas d'enseignement, pas d'enseignant, pas d'étudiant'*, tirés du livre à paraître : « Rester Tranquille ».

Papa... *Shankara prétendait que ses enseignements pouvaient être résumés en une strophe. Pourriez-vous résumer votre enseignement en une ou deux phrases ?*

Pas d'enseignement, pas d'enseignant, pas d'étudiant.

Alors que faisons-nous ici aujourd'hui ?

Découvrir qui vous êtes. Supposons que vous choisissiez de suivre un enseignement quelconque : vous devez quitter votre situation et vous rendre dans une forêt, ou bien trouver un centre dans les Himalaya ou un maître qui vit là-bas dans une grotte. Puis, une fois que vous l'avez trouvé, vous devez rejeter votre ancienne vie et votre famille pour demeurer avec votre instructeur. Et que va-t-il vous enseigner ? Rien d'autre qu'un enseignement qu'il a lui-même appris de son propre *gourou* ou lu dans des livres. Ainsi, tout ce qu'il essaye de vous enseigner est venu du passé. Tous les enseignements qu'il vous donne viennent de son mental, et si vous les recevez en tant qu'étudiant, vous les comprendrez avec votre mental.

Dans un contexte d'enseignant, d'enseignement et d'étudiant vous ne pouvez éviter le mental. Tout ce qui se rapporte au mental est passé. Un enseignement que le maître puise dans des livres vient du passé.

Ce que je fais je ne l'appelle pas enseignement. Je dis aux gens : « Restez tranquilles. Ne courez après aucun enseignant, aucun enseignement, aucune intention, aucune opinion, aucune idée ».

Quel que soit le stade actuel de votre vie, par exemple une vie de famille, une vie militaire ou une vie dans les affaires, je vous dis la même chose : « Restez tranquille et évitez toute opinion et toute idéation ».

De quel enseignement avez-vous besoin ? Pour partir en quête d'un maître vous devez quitter un endroit pour un autre. Qu'allez-vous obtenir en vous déplaçant géographiquement de Vancouver à Lucknow ?

Maître, qu'est-ce qui ne va pas avec le passé ? Il a été dit que ceux qui n'apprennent pas grâce au passé sont condamnés à le répéter. Ne pouvons-nous pas apprendre du passé ?

La seule chose que vous puissiez apprendre du passé c'est comment rester dans le passé. Comment s'en débarrasser ? Comment être dans le présent ? Qu'apprendrez-vous du passé ?

Le passé est un cimetière. Qu'apprendrez-vous des gens qui sont sous terre en creusant les tombes d'un cimetière ?

Vous dîtes, 'soyez tranquille'. Cela me frappe comme étant équivalent à demander à un homme de cesser de respirer.

L'homme est le produit de son passé. Le Dhammapada dit : « L'homme est ce que ses actions et ses pensées ont fait de lui ». Ce n'est pas si facile pour la plupart d'entre nous, pour des personnes conditionnées par le passé, d'y échapper, de le nier. Ne pourriez-vous pas dire quelque chose aux personnes qui se trouvent dans une telle situation ?

Tout dans l'univers entier est le passé. La création est le passé, les planètes et les étoiles sont toutes le passé, le créateur lui-même est le passé. Dieu lui-même est le passé.

Certaines philosophies hindoues disent que *Brahma*, le créateur, suscite la création de l'univers. Une fois la création accomplie, il lui faut prendre soin de tous les êtres qu'il a créés, et il devient ainsi *Vishnou*, le protecteur. Puis, quand c'est le moment de détruire l'univers, *Shiva*, le destructeur arrive. D'où viennent tous ces concepts de création, de protection et de destruction ? Qui crée le Créateur ?

Lorsque vous parlez de n'importe quoi dans ce monde vous pouvez remonter jusqu'au Créateur. Mais qui a créé le Créateur ?

Maître, pour quelle raison les écritures existentielles ? Pourquoi les grands êtres du passé nous ont-ils demandé d'étudier les écritures, et pourquoi ont-ils fait une distinction entre le savoir du monde et la connaissance spirituelle ?

Ils vous disent de lire tout cela - les *Upanishads*, les *Vedas*, les *Sutras*, les *Shastras* - afin qu'un beau jour vous en soyez saturé. Et ensuite vous pouvez être tranquille. Vous n'obtiendrez rien par la lecture de livres comme les *Vedas*. Demeurez simplement tranquille et voyez ce qui se passe.

Le désir ardent de liberté prend-il naissance spontanément ? N'avons-nous pas besoin au préalable d'écouter une personne faisant autorité nous parler de la possibilité d'être libre ?

Cet ardent désir est déjà là. Il est déjà présent, mais vous l'ensevelissez sous toutes vos opinions : « Ce Veda dit ceci, il existe un créateur nommé *Brahma* ».

Ces idées n'ont-elles pas une utilité quelconque ? Sinon, pourquoi les enseignants les enseignent-ils ?

L'enseignant vous les enseignera, mais une fois que vous les aurez apprises, il dira : « Ceci n'est pas l'enseignement ultime ». Les *Vedas* sont pleins d'écrits sur toutes sortes de sujets spirituels, mais ces mêmes *Vedas* admettent qu'on ne peut parler de la vérité ultime. '*Neti-neti*' disent-ils, « ce n'est pas ceci, ce n'est pas ceci ». Qu'est-ce cela veut dire ?

Veda signifie connaissance. Les *Vedas* sont les livres de la connaissance. Ce sont les plus anciens livres au monde, mais ils admettent très honnêtement que la vérité ne peut être décrite. '*Neti-neti*', disent-ils. « Ni ceci, ni cela ».

Donc, si vous acceptez cette très honnête déclaration des *Vedas*, vous n'admettez comme vrai rien qui y soit écrit. Ceci correspond bien à ce que je dis.

(Il désigne du doigt deux gobelets métalliques posés devant lui sur une table), ni ceci, ni cela. (Il montre l'espace entre les gobelets.) Entre ceci et entre cela. Ceci et cela. (Il enlève les deux gobelets de la table.) A présent, 'ceci' est parti et 'cela' est parti. Qu'y a-t-il là maintenant ?

Rien.

Et ce néant, était-il présent, ou non, avant que ces gobelets ne soient là ?

Oui, il était présent.

Il était là. Il n'a rien à voir avec les gobelets. Il n'est pas affecté par leur présence ou leur absence. Les gobelets sont apparus, mais sans que le néant en soit dérangé. Et qu'est-ce qu'un gobelet ? Nom et forme.

Je vois. Donc aucune quantité d'actions passées ne peut nous délivrer du passé, parce que l'action ne peut contrecarrer l'ignorance. Seule la connaissance peut contrecarrer l'ignorance. Est-ce bien ce que vous dites ?

Quelle est l'origine de l'ignorance ? Et où est-elle explicitement inhérente au soi individuel ? Est-ce dans l'ego même, ou dans les facultés pensantes, ou dans le mental inférieur ? Vous dites que l'asservissement est ignorance. Où cette ignorance apparaît-elle dans le soi individuel ? Si ma vraie nature est libre à jamais, si je suis la pure conscience même, comment se fait-il que le soi individuel devienne asservi ? Où cette ignorance prend-elle naissance ?

Vous parlez d'ignorance : « *Navidyate iti vidya* : ce qui n'est pas ignorance est connaissance ». L'ignorance est là quand vous ne voyez pas.

Où se trouve cette ignorance en nous, Maître ?

Elle surgit de la même source.

De la même source que la connaissance ?

Là où surgit la connaissance surgit aussi l'ignorance. Il n'existe pas d'autre endroit. En quel autre endroit peut-elle prendre naissance ?

Oui, c'est ma question. Vient-elle de l'ego, du mental, des facultés pensantes ou de l'intellect ?

Tout ce qui existe doit prendre naissance d'une source unique, parce qu'il n'y a rien d'autre à part elle. S'il existe une réalité, elle doit être une. Il ne peut y avoir deux réalités, l'une étant la source d'une chose, et l'autre la source d'une autre. Tout doit prendre naissance du Un, quoi qu'il soit.

Je suis d'accord. Il ne peut y avoir deux absolus infinis.

Non, cela ne peut être. L'infini doit être un. Je ne donne aucun nom à ce lieu où tout prend naissance. Certaines personnes l'appellent connaissance, d'autres vacuité, 'Je', lumière, conscience. Quel terme préférez-vous que j'utilise ? Vous pouvez l'appeler *atman* (Soi) ou *Brahman* si vous désirez évoquer une idée à son sujet, mais je préfère ne pas utiliser de mot du tout.

Maître, comment l'atman s'obscurcit-il avec l'ignorance ?

L'Atman est à jamais pur. Voici comment cela se passe. Tout d'abord, la conscience seule est, la conscience, la présence. De la présence quelque chose se lève qui est semblable à une vague se levant sur l'océan. A présent, quelle est la relation entre la vague et l'océan ?

Ils sont identiques et cependant différents.

Achcha. Identique et cependant différent. Quelqu'un qui se tient sur la plage peut observer les vagues, et, ne voyant que des formes et des mouvements, oublier que les vagues sont des parties inséparables de l'océan. Mais elles sont néanmoins une, de par leur même substance. La substance de la vague et celle de l'océan sont les mêmes. Pareillement, la vague qui se présente dans la conscience est également conscience. Il ne peut y avoir de différence. A présent, cette vague qui se lève, qui est elle-même conscience, veut savoir ce qu'elle est. Elle veut connaître sa propre identité.

Ceci laisse supposer un manque de connaissance dans la conscience. Par conséquent, comment la conscience peut-elle être entière et complète ?

La conscience même s'interroge elle-même : « Qu'est-ce que ceci ? Qu'est-ce que ceci ? »

Mais elle devrait déjà le savoir. Manque-t-il quelque chose à la conscience ? Si vous dites que le désir de se connaître elle-même survient dans la conscience, cela suggère un manque, que la conscience est incomplète, car qui dit désir dit manque.

Je vais également aborder ce sujet. Mais pour le moment il est question de savoir comment cet univers prend naissance dans la conscience et par voie de conséquence comment survient l'asservissement. Votre question concerne l'asservissement.

Cette vague de conscience surgit de la conscience et la conscience veut savoir ce que c'est. La conscience s'adresse à la conscience comme vous vous adresseriez à votre propre reflet dans un miroir.

Vous vous regardez dans le miroir, vous vous admirez, vous trouvez votre image agréable et vous vous demandez : « Suis-je Rama ? Est-ce moi ? » Et quand vous dites : « C'est Rama, c'est 'je' », la séparation a pris place dans le miroir. Lorsque le miroir est là, ainsi que le reflet, la séparation a surgi dans la conscience. Tout n'est que conscience, mais maintenant la séparation est là. La vague s'est levée dans la conscience, mais la véritable nature de la conscience est cachée en elle.

Ce reflet est-il réel ou non ? Une école d'advaita considère qu'il est réel, mais une autre école pense qu'il est irréel.

Il est irréel dans la mesure où vous ne reconnaissez pas que la substance est la même. Alors il n'est pas réel. Alors il est différent. L'idée de séparation cache la conscience originelle. Vous ne voyez pas qu'ils sont 'le même'. (Il retire une bague

d'un des doigts de Rama.) Ceci est une bague. Elle est ronde et mesure environ 12mm de diamètre. Elle a une circonférence et une utilisation particulière. On nomme cela 'bague'. Son aspect est arrondi et on la met au doigt. Maintenant, que voyez-vous d'autre ?

La matière dont elle est faite. Elle est en or.

Lorsque vous dites que c'est de l'or, vous ne voyez pas la bague, vous voyez de quoi elle est faite. C'est pareil pour l'univers.

Les noms et les formes cachent la réalité.

Le nom et la forme cachent sa nature d'or.

Et cela vient d'un acte de la conscience même ?

Cela vient de l'or, c'était de l'or, c'est de l'or. Ce n'était qu'un minerai. J'ai travaillé dans une exploitation minière, je sais qu'à un moment donné ce n'était qu'un minerai. Et il se peut qu'avec une tonne de minerai vous obteniez une once d'or. Ce n'était qu'un caillou, et dans ce caillou l'or n'était même pas visible. Quand vous voyez la bague, vous ne voyez pas l'or. L'or est caché en raison du nom et de la forme.

Sa nature d'or est à présent cachée. La conscience est à présent cachée parce qu'une vague s'est levée en elle et s'est proclamée 'je'. 'Je' s'est maintenant séparé, la vague s'est séparée de l'océan. Les vagues se donnent des identités et des attributs : « Je suis Rama, elle est Bhakti. J'ai un corps et un mental. J'ai un intellect, j'ai des membres, je peux faire ceci je peux me rendre où je veux ».

Votre question concernait l'ignorance et d'où elle vient. Où ce 'je' prend-il naissance ? Il prend naissance dans la source qui est une, parce qu'il n'y a pas de différence entre le 'je' et la conscience.

D'où provient le « je », Maître ? Où le 'je'-pensée prend-il naissance ? Ramana Maharshi dit qu'il prend sa source dans le Coeur spirituel, du côté droit de la poitrine. Là, dit-il, se trouve la grotte du Coeur dans laquelle le aham sphurana [rayonnement de 'je'] palpite ou brille. Mais vous dites que ce Coeur n'est ni à l'intérieur ni à l'extérieur de la poitrine. Où se trouve-t-il alors ?

Ni dedans ni dehors.

Cela ne me parle pas vraiment. S'il n'est ni dedans ni dehors, il est nulle part.

Il est partout, ce qui veut dire ni dedans ni dehors. Il est partout.

Traduit par Alain MAROGER

AU PAYS DES SOURIRES (suite) SUR LA ROUTE DES KHMERS

Malgré tout l'intérêt que peuvent présenter ces pratiques si étranges à nos yeux et malgré la gentillesse avec laquelle nous y avons été conviés, le but de notre voyage est tout autre. L'Issan a été rendu célèbre par son interminable route n° 24 qui, commençant à Nakhon Ratchasima (ville plus connue sous le nom de Khorat), longe sur trois cents kilomètres la frontière cambodgienne. Des pistes s'en échappent et serpentent à l'intérieur des collines jusqu'aux ruines des temples khmers de la grande époque d'Angkor. L'Issan possède en effet parmi les plus beaux monuments de cette civilisation, les seuls pour l'instant dont la visite est garantie en toute sécurité. Il était en effet prévu au programme une incursion en territoire cambodgien pour se rendre au temple de Khao Pra Viharn, magnifique reproduction du paradis hindou et du Mont Mérou, la montagne cosmique. Les troubles et les combats persistants dans la région nous en interdiront l'accès.

Notre première rencontre sera, entre canaux et rizières, pour le complexe de Prasat Phimai, surnommé l'Angkor Wat de la Thaïlande et situé à une cinquantaine de kilomètres de Khorat. Sur trois hectares s'élève l'un des fleurons de la civilisation khmère. Les restaurations entreprises permettent de mieux mesurer la beauté et la grandeur de ce qui fut un centre important, relié directement à Angkor par une route longue de 250 kilomètres. Et c'est un éblouissement, un rêve qui se réalise brusquement, un pèlerinage inespéré qui se concrétise sous nos yeux. A côté du luxe et du clinquant des temples thaïs de Bangkok ou du palais d'été des rois de Siam à Bang Pra In, c'est ici que nous trouvons la véritable sobriété des pierres nues qui ne revêtent plus d'autres couleurs que celles des rayons du soleil. Après les flèches dorées s'élançant orgueilleusement vers les cieux, nous découvrons l'arrondi des dômes en forme de dolmen ou de pomme de pin dont la dentelle se découpe en multiples images, en milliers de nuages. Une paix indéfinissable se dégage de ces ruines que seul vient troubler le murmure du vent parmi les arbres et les statues, au milieu des jardins où les dieux sans doute aimèrent à folâtrer.

C'est au Sud que s'ouvre sur la route d'Angkor la porte de la Victoire. Un canal reliait autrefois les deux bras de la rivière Moon, isolant le complexe sur une île artificielle, comme le recommandent les traités d'architecture indiens : *Si le temple est construit sur une île, la présence de l'eau de tous côtés est de bon augure* (Vishnou Dharmottara, III, 93, 31). L'ancienne Phimai était ceinte d'un rempart d'un kilomètre de long dont subsistent les traces. Aujourd'hui la ville moderne cerne la ville de pierre. D'énormes pierres, toujours vivantes grâce aux gravures et aux sculptures qui les ornent et les animent par delà les siècles, aujourd'hui encore

montent la garde. Sur les bas reliefs, des danseuses nues accueillent les convives en fête ou les soldats revenant de la guerre, des animaux sauvages s'entre-tuent au fond des jungles tandis que yogins et divinités impassibles se plongent dans une méditation sans fin.

Quelques marches, quelques ruines informes avant de passer sur le pont des *nagas*. Ces divinités serpents aquatiques au capuchon à plusieurs têtes, qui gardent l'entrée des trésors et des lieux saints, expriment le passage du monde terrestre au monde céleste, du monde extérieur au monde intérieur, de l'exotérique à l'ésotérique. Le corps ondulant du serpent est en effet associé à l'image de l'arc-en-ciel qui relie dans un jet de lumière les cieux avec la terre. Le temple tout entier est bâti sur le modèle de l'univers et nous pénétrons donc dans l'intimité des dieux. Il se présente sous la forme d'un vaste quadrilatère avec, aux quatre coins, des bassins recouverts de lotus, symbolisant les quatre fleuves sacrés de l'Inde. Au centre, dans le bâtiment royal, d'énormes pierres de voûte supportent tout l'édifice. Le pont des *nagas* permet l'accès à la salle de réception du sud (*gopura*), puis à une seconde salle, puis une chaussée mène au saint des saints, au sanctuaire central, à la tour sacrée.

Plus l'on avance, plus foisonnent les lourds panneaux sculptés et les frontons décorés à l'image de Shiva Nataraja, le Seigneur de la danse ou du taureau sacré Nandi ; de Krishna terrassant le démon Kansa ou de Rama tuant Ravana ; de Vajrasattva ou de Trailokyavijaya, divinités tantriques du bouddhisme du grand Véhicule ; ou encore de Bouddha affrontant les armées de Mara... L'hindouisme sous toutes ses formes, les grandes écoles du bouddhisme sont ainsi représentés. A en croire l'étendue des ruines, Phimai devait jouer un rôle considérable. Le site est mentionné à plusieurs reprises et la région a engendré deux des plus illustres monarques khmers : Suryavarman II (1113 - 1150), grand conquérant, fondateur d'Angkor Vat, et Jayavarman VII (1181 - 1219), fervent bouddhiste et grand bâtisseur, dont l'élégante statue en posture de méditation a été découverte en ces lieux. Si l'on en croit une inscription retrouvée sur place, les travaux auraient débuté sous le règne de Jayavarman VI (1080 - 1107) en sorte que Phimai serait antérieur à Angkor Vat et pourrait même être considéré comme un berceau de la civilisation khmère.

La tour est maintenant à portée de main. Avec son antichambre (*mandapa*) adjacente, et les superbes portiques ornant trois de ses côtés, elle donne sous les plus heureuses prémices un avant-goût splendide d'Angkor Vat. Quel architecte génial a-t-il un jour imaginé d'aussi harmonieuses proportions en les rehaussant d'une dentelle de linteaux ? Quel sculpteur inspiré a-t-il ciselé ce toit pyramidal supporté par des *garudas* et orné de *nagas* ? Quel cerveau humain a-t-il pu concevoir une pareille merveille ? On croirait presque à ces mythes qui font descendre directement du ciel la réplique des palais du paradis. Les légendes n'exaltent-elles pas ces monarques qui pour admirer et honorer les artistes n'hésitaient pas à venir leur offrir de leurs propres

mains des feuilles de bétel ? Tout en ces lieux sacrés est une reproduction du divin : *Le temple, œuvre d'art des hommes, est une imitation des formes divines. C'est en suivant leur rythme qu'elles sont reconstituées à la dimension de l'homme* (Aitareya Brahmana, VI, 5, 27). Malheur à l'imposeur qui s'aviserait de bâtir n'importe quoi, n'importe comment, sans respect des proportions sacrées, ni du nombre d'or : *Celui qui se lance dans le métier d'architecte sans en maîtriser la science ou qui se vante d'un faux savoir doit être mis à mort par le roi* (Samarangana Sutradhara , XLIV, 6-8). Selon les conceptions hindoues, l'architecte ne peut être qu'un initié. Ayant réalisé l'harmonie cosmique, il la reproduit dans son œuvre pour le bienfait de l'humanité. Au grand Œuvre de Dieu correspond le chef d'œuvre de l'artiste. L'homme ne peut trouver son propre équilibre que si son cadre de vie reflète la paix des dieux. Au temple extérieur doit correspondre un temple intérieur. Le Bouddha qui veille dans le temple veille aussi dans le cœur de l'homme.

Au cœur du sanctuaire prédominent les scènes de la vie de Shakyamuni. Un court corridor mène du *mandapa* (l'antichambre, le vestibule), partie du temple accessible au public, au *garbhagriha* («la matrice où demeure l'embryon») sorte de chambre intérieure en forme de cellule carrée où trône la statue du Bouddha méditant sous le capuchon à sept têtes du *naga* Muchalinda, alors qu'il est sur le point d'accéder au Nirvana. A un mètre vers la droite, à même le sol se trouve un orifice donnant sur un conduit, appelé *somasutra*, qui mène de la base de la cellule à l'extérieur sur le côté est. Ce conduit servait à drainer l'eau lustrale utilisée lors des rituels de purification de la statue.

L'Inde est ici omniprésente. Le temple n'est pas simplement le lieu où s'assemblent les fidèles. C'est un enclos sacré qui permet de communier avec l'Absolu, un site spécialement choisi pour évoquer la présence du divin. Le pont des *nagas* est le seul accès au roi des serpents. Celui-ci représente la *kundalini*, l'énergie vitale subtile grâce à laquelle l'ascète, par la puissance de sa méditation, détruit l'illusion du monde et réalise l'Éveil. Son capuchon auréole l'éveillé qu'il soit représenté sous les traits de Bouddha ou de Shiva. Il s'agit sans nul doute d'une autre image de la Terre-Mère qui de sa longue chevelure serpentine submerge les armées de Mara en déclenchant un déluge, de la même façon que du chignon de Shiva s'écoule le Gange. Le *somasutra* est hérité des conduits qui servent à recueillir l'eau sacrée après l'ablution du *shivalingam*, le phallus sacré dont la forme sans forme symbolise le Seigneur du Yoga, le Grand Dieu Maheshvara. Le *linga* se trouve au centre du *garbhagriha*, là où la Terre-Mère engendre l'embryon d'or, où le yogi renaît à sa véritable nature.

Directement inspirée du *shikhara* du Sud de l'Inde, la tour se dresse sur le *garbhagriha*. Le *shikhara* (littéralement «la montagne»), symbolise le mont Merou, l'axe invisible du monde autour duquel s'étagent les mondes célestes. La montagne recouvre donc une caverne qui évoque les ténèbres d'où jaillit la lumière de l'Éveil, l'utérus qui donne naissance à l'œuf cosmique, appelé *hiranya garbha*, l'embryon de

splendeur. Au plan du microcosme, le *garbhagriha* correspond enfin à cette cavité du cœur de l'homme où se trouve caché la gloire immense de l'Absolu. La statue du Bouddha n'a fait que remplacer le symbole de Shiva.

Nous savons que les premiers rois d'Angkor ont consacré au *linga* de Shiva la plupart de leurs grands sanctuaires. De leur vivant, ils se sont identifiés à lui en tant que dieu-roi (*devaraja*). Après leur mort, ils se sont fondus en lui dans un rituel d'apothéose. Le *linga*, grâce à son absence de forme, permet de rendre un culte à l'Absolu : *Shiva est sans signe, incolore, inodore et sans saveur, au-delà des mots et du toucher, sans qualités, immuable, immobile* (Linga Purana, I, 3, 2-3). Selon les conceptions hindoues, tout doit un jour disparaître et se dissoudre dans son principe. Le *linga* symbolise cette destruction universelle. Shiva est le dieu du yoga qui par sa méditation détruit l'ego et anéantit toutes les passions. En ce sens, le *linga* se dresse comme le symbole de la libération. Shiva signifie «favorable, heureux, bénéfique». Il n'est donc pas surprenant que le terme serve également à désigner, dans les plus anciens textes bouddhistes, le Nirvana. Shiva devenant une sorte d'épithète de Bouddha, la substitution des statues et des symboles a dû se faire le plus naturellement du monde, après une longue période de syncrétisme. Historiquement, nous savons que c'est Jayavarman VII qui installa la statue du Bouddha-roi (*Bouddharaja*) en lieu et place du *linga* royal.

Tout nous ramène à l'Inde : art, culture et religions. Cette influence remonterait, si l'on en croit Pierre Loti, à la plus haute antiquité :

C'est vraisemblablement à l'époque d'Alexandre le Macédonien qu'un peuple émigré de l'Inde vint s'implanter sur les bords de ce grand fleuve (le Mékong), après avoir subjugué les indigènes craintifs (des hommes à petits yeux, adoreurs du serpent). Les conquérants amenaient à leur suite les dieux du brahmanisme, les belles légendes du Ramayana, et, à mesure que croissait leur opulence sur ce sol fertile, ils élevaient partout des temples gigantesques, ciselés de mille figures...

Plus tard... les puissants souverains d'Angkor virent arriver, de l'Occident, des missionnaires en robe jaune, porteurs de la lumière nouvelle dont s'émerveillait le monde asiatique : le Bouddha... Alors les farouches temples de Brahma devinrent des temples bouddhiques ; les statues de leurs autels changèrent d'attitude et baisèrent les yeux avec des sourires plus doux (Un pèlerin d'Angkor, Kailash, p. 37).

Les cultes primitifs sont encore bien présents dans le cœur des populations locales. L'hindouisme puis le bouddhisme n'ont fait que les assimiler, les adapter à la foi nouvelle. Ni l'un ni l'autre n'ont jamais réussi à les faire disparaître complètement. A un kilomètre à l'est de Phimaï, un chemin se faufile en direction du parc Sai Ngam. Là se trouve un lieu de culte archaïque, cher aux gens d'Issan. Il s'agit d'un figuier banyan géant qui, situé au bord d'un étang, étend sur des mètres et des mètres carrés

son impressionnant feuillage et ses racines aériennes. Il constitue à lui seul un véritable temple, avec son labyrinthe et ses colonnes, dans une presque obscurité propre à toutes les interprétations et tous les mystères. On pourrait s'y perdre tant l'ensemble est immense, autant qu'une véritable forêt. Entouré de bandelettes colorées destinées à honorer le génie de l'arbre, le tronc central est facilement reconnaissable. Le bruissement du vent dans les feuilles semble rendre un oracle. Selon les traditions de l'Inde, la sève du banian, le latex, revêt une puissance fécondante magique, comparable à celle du *rasa*, l'essence universelle, le nectar d'immortalité. Le jus laiteux du banian correspond en effet à l'élément eau, au suc vital *ojas*, l'énergie du corps qui par le yoga peut être transmuée en pure énergie spirituelle. Et c'est pourquoi depuis des temps immémoriaux, le banian qui donne le lait est assimilé à la Déesse-Mère. Les premiers hommes ne ressentaient sans doute pas le besoin de bâtir des sanctuaires puisque la nature y pourvoyait. Il y a comme un jeu de correspondances entre l'homme et la forêt, que le poète ressent autant que le mystique. Je songe à ces vers célèbres :

*La Nature est un temple où de vivants piliers
Laissent parfois sortir de confuses paroles ;
L'homme y passe à travers des forêts de symboles
Qui l'observent avec des regards familiers.*

(Baudelaire)

Venait-on ici pour rendre un véritable culte ou pour obtenir la guérison de quelque maladie ? A l'entrée du parc, des femmes vendent pour quelques *baths* de minuscules cages en bambou contenant chacune deux oiseaux. Elles nous expliquent avec force gestes qu'il existe un moyen très simple d'obtenir la faveur des dieux et de gagner des mérites. Il suffit d'acheter une cage et de délivrer les oiseaux sous le banian. Une petite fille se laisse tenter à ce jeu. Arrivée devant le tronc central, un peu à regret, elle ouvre la porte de la cage qu'elle avait jusqu'ici, comme un précieux trésor, délicatement portée. Les deux oiseaux s'envolent brusquement, chacun de leur côté, et vont se poser sur l'une des branches de l'arbre tout en pépissant gaiement. A défaut de la reconnaissance divine, l'enfant aura au moins gagné celle des oiseaux. Faire du bien à la plus minuscule des créatures, ne faire du mal à aucune, tel est le premier pas vers sa propre délivrance. La compassion du Bouddha s'étend à tous les êtres :

Celui qui par égard pour toutes les créatures, celles qui se meuvent comme celles qui ne se meuvent pas, a renoncé aux armes, qui ne tue plus ni ne cause leur mort, celui-là je l'appelle un brahmane. (Dhammapada, 405)

*Que toutes les créatures qui respirent,
tous les êtres, toutes les choses,
puissent atteindre le bonheur,
aucune ne rencontrer le mal !*

(Anguttara Nikaya, II, 73)

On peut certes s'interroger sur la valeur du procédé qui consiste à attraper un animal pour ensuite le proposer à la vente. D'autant que celui-ci est, paraît-il, dressé pour retourner ensuite de lui-même dans sa cage ! La bonne action de l'acheteur annule-t-elle celle, mauvaise, du vendeur ? Peu importe : partout et toujours, aujourd'hui comme hier, l'ingéniosité des marchands du temple est sans limite et sans complexe ! Où que l'on aille, à Phimai comme ailleurs, il y aura toujours des échoppes à l'entrée des palais divins. Et Dieu sait qu'il n'en manque pas en terre de Siam !

Phimai est sans conteste l'un des complexes les plus accessibles et les mieux restaurés. Bien d'autres temples pourtant mériteraient un détour et chaque visite s'apparenterait à chaque fois à un véritable parcours initiatique. Il ne sera pas bien sûr possible de s'arrêter partout puisque de Khorat à Ubon Ratchathani subsistent plus d'une centaine de ruines. L'une des plus imposantes est, non loin de Buriram, celle de Khao Phanom Rung. Cet ensemble domine de 160 mètres un vaste paysage de plaines bordées au sud par la chaîne des Dong Rak qui sépare la Thaïlande du Cambodge. Après plusieurs lacets, la route escalade un ancien volcan au sommet duquel de la forêt émerge le Phanom Rung. Veillant sur la plaine du Cambodge, il occupe une position stratégique idéale. Sa grandeur solitaire est celle de la majesté des dieux. Avec sa longue avenue dallée et son escalier à plusieurs paliers menant à perte de vue au sanctuaire, il évoque plus le palais d'un roi que l'ermitage d'un ascète ou le paradis d'une divinité. Sur chaque palier veillent des *nagas* à sept têtes. De chaque côté de la porte d'entrée, des lotus flottent dans des bassins, des salles obscures se succèdent derrière les murs épais qui protègent le bâtiment central. Le sanctuaire est composé d'une tour à base carrée, avec aux quatre points cardinaux des entrées et des antichambres. Celle-ci est reliée à l'est à un magnifique *mandapa*, sorte de pièce rectangulaire qui précède l'entrée principale. Cette très belle structure est réputée pour l'extrême finesse de ses frises décoratives. L'une d'elles, représentant Vishnou allongé sur le serpent cosmique, fut même dérobée au début des années 1960 avant d'être mystérieusement retrouvée aux Etats-Unis quelques années plus tard. Elle ne fut remise en place qu'en 1988, année où s'achevèrent les travaux de restauration de l'édifice. L'intérieur du temple est encore largement inexploré. Un puits circulaire mène nul ne sait où, peut-être dans les profondeurs du volcan, peut-être dans les entrailles de la terre.

A la sortie, le regard domine à nouveau la jungle. De la ville qui s'étendait là autrefois, il ne reste rien. Seuls les palais des dieux, étaient bâtis en pierre. Eux seuls donc ont subsisté. Faites en bois, les demeures des hommes, y compris celles des rois, n'ont pas résisté à l'épreuve du temps. Les bas-reliefs attestent à quel point ces édifices pouvaient être luxueux et finement décorés, à quel point leur beauté pouvait contribuer à la joie de vivre de ses habitants. Aujourd'hui toutes les rumeurs se sont tues, à part le cri des singes. La forêt a repris ses droits.

Ce n'est pas sans une certaine vénération mêlée d'admiration que le thaï se rend en ces lieux évocateurs de tout un pan méconnu de son histoire. A la différence des simples touristes occidentaux ou des marchands avides d'antiquités en tout genre, le thaï est d'abord un religieux, imprégné du sens du sacré et de la transcendance. Un pèlerin qui entend encore retentir dans son esprit la voix compatissante du Bouddha. Un enfant pour lequel les anges et les fées sont toujours vivants, omniprésents. Même un écrivain aussi moderne que Pira Sudham n'échappe pas à la magie de ces ruines, baignées de l'écho ancestral des légendes du pays d'Issan :

J'avais entendu parler dans mon enfance des ruines du temple khmer de la Montagne de l'arc-en-ciel, mais à cette époque elles évoquaient pour moi quelque antique lieu de culte sur une montagne féérique au sommet de laquelle, dans un bassin d'eaux cristallines, se baignaient les kinnaris cueillant des fleurs de lotus...

Après avoir descendu une pente douce, une très belle vue du prasat de pierre nous attendait. Une telle vision inspire une crainte respectueuse. Ce monument majestueux évoque la splendeur de notre passé. Comment et pourquoi les anciens khmers ont-ils édifié un tel palais, charriant ces pierres sur des kilomètres ? Comment ont-ils pu hisser ces lourdes charges le long de cette forte pente ?

Le sanctuaire lui-même est tout en haut. Pour l'atteindre, il vous faut escalader des marches de pierres, au bord desquelles vous observent des Nagas.

Nous pénétrons dans le temple. J'adresse une prière à tous les esprits résidant en ces lieux ainsi qu'aux âmes des khmers qui nous ont donné ce magnifique monument. Nous vagabondons dans la cour intérieure... Nous marchons un moment, main dans la main, comme si les anciennes ruines sacrées et les âmes de nos ancêtres nous reliaient ensemble, nous les enfants de l'Issan qui retrouvons notre véritable patrie après avoir erré dans une contrée étrangère.

Je ne sais plus quand j'ai décidé de m'agenouiller...

(Pira Sudham, *People of Esarn*, Shire Books, p. 47 - 50)

Sur la route des Khmers, combien de ruines attendent d'être découvertes ? Chacune a son histoire connue ou inconnue, chacune a son charme propre ignoré ou révélé. Certaines sont oubliées, d'autres servent encore de lieu de culte. Certaines n'ont jamais vu le moindre touriste, d'autres ne reçoivent que la visite occasionnelle d'étudiants ou de gens du peuple simplement amoureux de leur passé. Au Wat Sra Kam Phang, nous croiserons par hasard une jeune femme occupée à recopier scrupuleusement une vieille inscription à moitié effacée sur l'un des corridors du temple. Ce n'était ni une archéologue ni une artiste, mais une simple villageoise qui souhaitait se faire traduire ce document par quelque érudit, avec peut-être le secret espoir de remonter à la source de sa propre histoire, de comprendre le mystère qui entoure ces lieux. Exemple entre tant d'autres de cette interminable quête des origines qui nous hante tous.

Yves MOATTY
(à suivre)





Au rêveur extérieur je n'ai rien à dire car il ne peut pas comprendre quel est son rôle dans le cosmos. Son rôle est justement de rêver et il doit continuer à le faire. S'il voyait le visage originel de la réalité, il s'anéantirait dans l'instant.

Au rêveur intérieur, je dis qu'il ne me gêne pas. C'est vrai qu'il n'est plus le maître dans ma maison. Docile, il se comporte désormais comme les saltimbanques à la cour du roi qui distraient sans prétendre ni pouvoir égarer. Il lui est impossible de lever les yeux sur moi, et comme mon regard l'embrasse totalement et va au-delà, il m'est entièrement soumis. Il faut dire aussi que je sais lui parler. Si, il lui arrive d'occuper trop de place, je lui tiens ce genre de discours : Comment, tu prétends qu'il y aurait quelque chose qui ne serait pas à sa place ; que ceci devrait être amélioré, transformé, élevé, que cela mériterait d'être écarté, ignoré, réduit ? Désolé, je vois bien clair dans ton jeu : Tu voudrais réinstaller le temps et avec lui le pouvoir onirique. Mais je ne marche pas. Tu reportes à demain des paradis lointains, alors qu'en me tenant dans la réalité, ici et maintenant, même si je meurs demain, je suis d'ici là mon roi un milliard de fois !

Christian



LE DHAMAPADA

(suite)

XXVI - LE BRAHMANE

383 - Plein d'énergie, ô Brahmane, fais obstacle au courant, libère-toi des désirs. O Brahmane, si tu connais la fin du créé, tu connais l'incrélé.

*

Le terme brahmacharya, synonyme de célibat, désigne en Inde l'une des quatre étapes (ashrama) de la vie de l'homme, caractérisée par l'étude de la science de Brahman. Etymologiquement ce terme signifie le fait de vivre en Brahman. Pour le Bouddha, le Brahmane est donc non pas celui qui appartient à la caste supérieure, mais celui qui est établi en Brahman : N'importe quelle personne est capable d'allumer le feu de la sagesse, tout comme n'importe quelle personne peut allumer un feu de bois. (Majjhima Nikaya II 152). Le Bouddha fait l'éloge des Brahmanes d'antan qui connaissaient la Voie conduisant à Brahman. C'est parce que les brahmanes de son temps l'ont perdue qu'il est amené à la prêcher à nouveau : J'ai vu une voie ancienne, une route ancienne, que suivirent les tout éveillés d'autrefois. C'est cette voie que j'ai suivie, et tout ce que j'ai connu en la suivant, je l'ai proclamé... et de même cette vie avec Brahma sera prospère... (Samyutta Nikaya 106)

Parallèles :

*Dit Kabir, celui qui est établi en Brahman,
Celui-là, je l'appelle un Brahmane !*

(Kabir)

*

384 - Lorsque, maître de soi et doté de la vision intérieure, le Brahmane atteint l'autre rive, alors tous ses liens tombent et il connaît la vérité.

*

Ayez l'esprit tranquille, les sens tranquilles, et le corps également tranquille. Alors quand tout cela est tranquille, ne faites rien. Dans cet état, la vérité se révélera à vous. Elle vous apparaîtra et vous demandera : *Que voulez-vous ?* (Kabir)

*Atteins à la suprême vacuité
et maintiens-toi en quiétude,
Devant l'agitation fourmillante des êtres
* ne contemple que leur retour.*

(Tao Tö King XVI, Idées, Gallimard)

*

385 - Celui pour qui n'existe plus ni cette rive ci, ni cette rive là, ni aucune de deux, qui est libéré de la peur et de toutes les entraves, celui-là je l'appelle un Brahmane.

*

Les deux rives sont celles des six sens internes et des six sens externes.

Parallèles :

Dans la vacuité, il n'y a ni forme, ni agrégats, ni œil, ni oreille, ni nez, ni langue, ni corps, ni conscience ; il n'y a ni couleur, ni son, ni odeur, ni goût, ni toucher, ni objet de pensée ; il n'y a ni savoir, ni ignorance, ni illusion, ni cessation de la souffrance ; il n'y a ni connaissance, ni profit, ni non-profit. (Prajna Paramita)

Je ne suis ni existant, ni non-existant. Je suis l'Un incomparable ! Parfois je suis la création et parfois le néant ! (Nur Ali Shah)

Celui devant qui le monde ne tremble pas de peur et qui n'a pas peur du monde, qui est affranchi de la joie, de la colère et de la crainte, celui-là m'est cher. (Bhagavad Gita XII, 15)

*

386 - Celui qui est plongé dans la méditation, libre des passions, stable, dont l'œuvre est accomplie, purifié des souillures, lui qui a atteint le but suprême, celui-là je l'appelle Brahmane.

387 - Le soleil brille le jour. La lune éclaire la nuit. Le noble en armes respandit. Le Brahmane en méditation rayonne. La gloire du Bouddha illumine jour et nuit.

*

La lumière symbolise la victoire de la Vérité sur l'erreur, de l'Ordre sur le désordre, de Vie sur la mort, de la Gnose sur l'ignorance. Même au milieu de l'obscurité la plus profonde, la flamme de la lampe éclaire notre chemin. Le Bouddha est cette lumière éternelle qui disperse les ténèbres et guide tous les êtres sur la Voie de la délivrance : *C'est lui cet homme qui apparaît dans le monde et aussitôt apparaît dans le monde la lumière de la Sagesse (Ekottaragamasutra II, 125 in Paroles du Bouddha, Seuil, p. 221).*

Parallèles :

Pénétrant et éclairant tout l'univers, extérieurement et intérieurement, le suprême Brahman brille de lui-même comme le feu pénètre intimement un boulet de fer incandescent et brille de sa propre lumière. (Schankaracharya, Atma Bodha in Hymnes, Ed. Orientales)

Je suis la lumière qui est sur eux tous.

Je suis le Tout. (log 77)

*

388 - Celui qui a écarté le mal, on l'appelle un Brahmane. Celui qui vit dans la sérénité, on l'appelle un moine (samana). Celui qui a chassé les impuretés, on l'appelle un ascète (pabbajita).

*

Selon une étymologie fantaisiste, Brahmane serait dérivé de bah : mettre de côté, écarter ; samana de sam, être équanime, serein et pabbajita de pabbaj : chasser, rejeter. « Pabbajita » signifie « celui qui est allé loin ».

*

389 - Que nul ne frappe un Brahmane. Qu'un Brahmane ne riposte pas s'il est frappé. Malheur à celui qui frappe un Brahmane. Plus grand malheur encore au Brahmane qui donne libre cours à sa colère contre celui qui l'a frappé.

*

Un Brahmane ne doit pas rendre le mal pour le mal. Même s'il est frappé, il ne doit jamais perdre son calme. Il ne doit prendre la vie d'aucune créature animée. Le seul sang qu'il soit autorisé à verser, c'est le sien si ce sacrifice peut permettre de sauver la vie d'une créature comme le Bouddha lui-même en a donné l'exemple. L'un des premiers principes que doit respecter le disciple du Bouddha est le suivant : *Ayant abandonné le meurtre des êtres vivants, il s'abstient du meurtre des êtres vivants. Ayant déposé le bâton, déposé les armes, décent, compatissant, il demeure plein de bienveillance et de pitié envers tous les êtres vivants* (Tevijja Sutta in M. Wijaratna Sermons du Bouddha, Cerf).

Parallèles :

Si quelqu'un te gifle sur la joue droite, tends-lui aussi l'autre (MT 5, 39 ; Lc 6, 29).

*Le Sadhu véritable est celui qui reste
Indifférent aux injures,
Immuable au milieu des vagues de la colère,
Et regarde les critiques passer comme le vent.* (Kabir)

*

390 - Il n'est de plus grand bénéfique pour un Brahmane que de savoir garder son mental des désirs sensuels. Lorsque cesse le désir de nuire, alors cesse la souffrance.

391 - Celui qui, maître de soi, ne nuit à personne en pensée, en parole ou en action, celui-là je l'appelle un Brahmane.

*

*Tuez la colère, si vous voulez vivre heureux
Tuez la colère, si vous voulez ne plus pleurer.*
(Samuytta Nikaya I, 47)

L'acte de tuer atteint le tueur, non le tué. (Nisargadatta)

*

392 - Celui qui comprend le Dharma enseigné par le Parfait Bouddha, vénérez-le comme un Brahmane adore le feu sacré.

*

Il y a deux sortes de dons : *le don du Dharma et le don des biens matériels. De ces deux dons, le plus élevé est celui du Dharma.* (Ekottaragamasutra II, 125)

*

393 - Ce ne sont pas les cheveux tressés, ni la caste, ni la naissance qui font le Brahmane. Celui en qui se trouvent la vérité et la vertu (Dharma), celui-là est un pur, celui-là est un Brahmane.

*

cf. verset 141

Ce n'est pas par la naissance que l'on devient un hors-caste ; ni par la naissance que l'on devient un Brahmane. Par ses actions, on devient un hors-caste ; par ses actions l'on devient un Brahmane. (Vasala Sutta)

Ne t'enquiers pas de la naissance, mais de la conduite. Il est vrai que du bois naît le feu. Un sage, même de basse origine, peut devenir noble s'il est suffisamment humble pour parvenir à se maîtriser. (Sundarikabharadvaja Sutta)

*

394 - A quoi bon ces cheveux tressés, ô insensé, à quoi bon être vêtu de peau d'antilope, A l'extérieur tu es propre mais à l'intérieur, tu es plein de méchanceté.

*

Vouloir paraître extérieurement est le jeu quotidien du mental. Tout ce qui le comble est aussi irréal, frivole, inconstant que lui. Se croire pur parce que propre au dehors n'est rien d'autre qu'une manifestation d'orgueil bien risible en l'absence de pureté intérieure.

Parallèles :

*Pourquoi lavez-vous le dehors de la coupe ?
Ne comprenez-vous pas
que celui qui a créé le dedans
est aussi celui qui a créé le dehors ? (log 89)*

Malheur à vous, aveugles qui ne voyez pas ! Tu t'es lavé dans ces eaux déversées où il y a nuit et jour des chiens et des porcs, et après avoir pris un bain, tu as nettoyé cette peau du dehors, cette peau que les courtisanes et les joueuses de flûte, elles aussi, oignent, lavent, nettoient et parent, pour exciter la convoitise des hommes, tandis qu'au dedans elles sont remplies de scorpions et de toutes sortes de méchancetés. (Oxyrhynchus Papyrus 840, in J. Jeremias, Les Paroles inconnues de Jésus)

*Pourquoi ces bains, pourquoi ces ablutions
Si ton mental en reste impur ?
Même le poisson dans l'eau
Ne peut changer d'odeur ! (Kabir)*

*

395 - L'homme vêtu de vieilles frusques, maigre, les veines saillantes, qui médite solitaire dans la forêt, celui-là je l'appelle un Brahmane.

*

cf. versets 171, 151.

Selon la légende, le Bouddha au moment de renoncer à son palais, aurait quitté ses vêtements royaux et se serait confectionné une robe d'ermite à l'aide de vieux morceaux de tissus usagés et raccommodés ensemble. Les moines bouddhistes portent toujours une robe (kesa dans le zen) rappelant cet épisode, afin de symboliser que de l'impur peut naître le plus pur. Selon une anecdote, Mahakassapa, après avoir atteint l'éveil, offrit sa robe au Bouddha et reçut en retour celle du maître qu'il porta jusqu'à ce qu'elle ne soit plus que haillons.

Parallèles :

N'ayant pour siège que la racine d'un arbre, pour écuelle que le creux de leurs mains, estimant la richesse à l'égard d'une défroque - nantis seulement d'un pagne, certes, nantis du Bonheur. (Shankaracharya, Kaupinapanchakam in Hymnes, Ed. Orientales)

*Je suis vêtu d'un simple drap,
Et les gens se moquent de moi...
Ma robe toute trouée est rapiécée plus de dix fois. (Kabir)*

*Tout le monde a sa richesse,
moi seul parais démuné. (Tao Tö King XX)*

*

396 - Je ne l'appelle pas Brahmane simplement parce qu'il est né d'une mère brahmane. Celui qui est attaché aux biens, on l'appelle un « monsieur » (bhovadi). Celui qui est libre des biens et de tout attachement, celui-là je l'appelle un Brahmane.

*

bhovadi : celui qui dit « bho », façon familière de parler aux inférieurs ou aux égaux. Les brahmanes s'adressaient généralement au Bouddha en utilisant le terme « bho », alors que les bouddhistes l'appelaient « bhante » (Seigneur). « Bhovadi » signifie brahmane manquant de respect au Bouddha.

Parallèles :

*Si tu es brahmane, né d'une mère brahmane,
Pourquoi es-tu né comme les autres ?
Qui t'a fait brahmane ? Qui m'a fait shudra ?
Suis-je fait de sang impur et toit de lait pur ? (Kabir)*

*

397 - Celui qui a tranché tous les liens et n'a plus peur de rien, qui a transcendé tous les attachements et s'est libéré de toutes les impuretés, celui-là je l'appelle un Brahmane.

398 - Celui qui a brisé les liens de la haine, les chaînes du désir et le prison du doute et des tendances latentes, qui a fait sauter le verrou de l'ignorance et a trouvé l'éveil, celui-là je l'appelle un Brahmane.

399 - Celui qui, bien que n'ayant rien fait de mal, supporte patiemment les reproches, les mauvais traitements, l'emprisonnement ; dont la force est la patience et l'endurance la seule défense, celui-là je l'appelle un Brahmane.

*

cf. versets 3, 4, 5.

Plus rien ne trouble celui qui a trouvé la Paix du Nirvana. La non-violence est l'un des principes de base du dharma car c'est la conséquence logique de cet amour universel que l'on doit ressentir envers tous les êtres : *Ainsi qu'une mère au péril de sa vie surveille et protège son unique enfant, ainsi avec un esprit sans-limite doit-on chérir tout être vivant, aimer le monde en son entier, au-dessus, au-dessous, et tout autour, sans limitation, avec une bonté bienveillante et infinie* (Mella Sutta). Nous sommes là tout à fait à l'opposé de la loi mosaïque : *Œil pour œil, dent pour dent*. L'éveillé n'entretient ni aversion, ni préférence et n'éprouve pas le moindre sentiment de haine. Il laisse passer les vagues de l'agitation extérieure comme des nuages dans le ciel. Parce qu'il est non-agir, il ne répond pas à une action négative par une autre action négative. Celui qui a lâché prise ne donne plus prise à l'illusion Cosmique. Ne voyant aucun être comme séparé de lui, il les englobe tous dans un même amour.

Parallèles :

La non-violence est le premier article de ma foi. C'est aussi le dernier article de mon credo (Gandhi).

*Les armes sont des instruments néfastes...
Qui parsème ton chemin d'épines, (Tao Tö King, 31)*

Pour lui, sème des fleurs ! (Kabir)



Yves MOATTY
(à suivre)

LA GNOSE AU QUOTIDIEN

Lumière du monde

Je suis la lumière du monde et je suis le tout.

Me reconnaissant moi-même dans ma suprême réalité, je me complais en ce que je suis et je m'enchanté à décliner mon identité : je suis la lumière du monde. Cependant, étant en même temps le tout, je me livre aussi au bonheur de dire : Tout est lumière, tout sans aucune restriction, même si la manifestation semble s'inscrire en faux contre mon assertion : Tout est lumière.

Le mental du sens commun, mais aussi celui des philosophes, des théologiens, des scientifiques... conteste mon affirmation : tout n'est pas lumière à commencer par le messager d'une telle proposition.

Je ne cherche pas à m'élever contre une observation aussi généralisée car elle a pour elle le caractère de l'évidence. Du reste, si le bon sens s'exprime ainsi, c'est bien parce que je l'ai voulu car, étant le tout, j'assume tout, même ce que les hommes voudraient corriger pour que ça aille mieux. Ils me voient du reste comme une image, certes singulière, qu'ils ne se privent pas de qualifier en l'opposant à celle de Satan. C'est bien ainsi, car, partis comme ils sont, ils n'ont aucune chance de me découvrir. Je dirai même qu'ils s'enfoncent de plus en plus dans les ténèbres, ce qui va tout à fait dans le sens de la sauvegarde de mon unicité. Y en aurait-il parmi eux qui parviendraient à me découvrir, qu'ils seraient au moins à égalité de puissance avec moi, ce qui témoignerait d'une faiblesse irrémédiable de ma part dans l'élaboration du grand jeu de ma révélation.

Tant que les hommes croient que la manifestation a été conçue en vue de leur permettre de régner sur le monde, ils nourrissent un rêve qui les coupe du réel ; au lieu de se tourner vers leur origine, la lumière, ils répondent à la fascination des objets et me permettent ainsi de m'occulter à leurs yeux.

L'image est trompeuse comme est trompeur ce que perçoit la personne. La vision juste relève de l'être : c'est l'être qui fonde le discours ; elle ne saurait provenir d'une entité qui s'affirme comme étant réelle, alors qu'elle résulte d'un malentendu, le malentendu fondamental, celui de la personne qui se prend pour quelqu'un. Il s'agit là du rêve parmi les rêves, du rêve des hommes le plus colossal. Cependant, pour le constater, il faut en être sorti ; il faut s'être éveillé au réel. Celui qui veut maintenir le rêve tout en cherchant à s'ouvrir au réel, cède à la mégalomanie, laquelle est la forme la plus sournoise et la plus destructrice de l'aliénation. Il s'agit de mourir de son vivant pour que l'être se révèle comme la réalité unique et éternelle. L'éveil permet alors de dire : Je suis la lumière du monde ; il n'y a que moi. Et c'est l'être lui-même qui le dit par la bouche de celui qui s'est fondu dans sa réalité suprême.

Pour renouveler éternellement mon antienne de dilection : Je suis la lumière du monde, il me faut partir de l'image, autrement dit, d'une forme corporelle que je prépare à ce passage à la lumière. C'est à l'instant fulgurant de cette mutation que je constate que je suis lumière et que tout est lumière.

Je m'offre l'occasion de ma reconnaissance en demandant à l'image de se perdre dans ma lumière : c'est là le couronnement du grand jeu de ma révélation.

Comme je suis seul à me reconnaître, je choisis deux images jumelles également promptes à s'effacer. Leur aspiration est la même, soit dans l'isolement, soit lorsque leurs regards se rencontrent : c'est toujours la découverte de mon propre regard.

Emile
(20.08.93)



RENCONTRE

Après la Rencontre de Novembre

L'amitié de quelques uns, centrée autour du bonheur de célébrer l'unicité, de celui d'approfondir l'appréhension de l'essentiel, de la joie pure de dire et d'entendre dire ce qui jaillit spontanément de la source intérieure, cette amitié se trouve à l'abri des comportements habituellement rencontrés dans le monde, à savoir l'affirmation, l'opposition, la controverse, la manipulation, le tout habilement paré de sourire et de diplomatie, quand ce n'est pas d'hypocrisie. Merci à l'association Métanoïa de continuer à proposer les rencontres tri-annuelles.

Christian



MARSANNE, NOVEMBRE 1998

Savez-vous qui vous êtes ?
Nisargadatta

Toute rencontre Métanoïa est d'abord un plaisir. Plaisir de se retrouver entre gnostiques, d'échanger librement sans dieu, ni maître, ni même un directeur de conscience, chacun pouvant s'exprimer avec sa propre sensibilité et sa spontanéité. Bien qu'Emile ne soit plus présent, du moins physiquement, les rencontres se maintiennent et même si certaines discussions semblent parfois stériles, c'est toujours une joie de redécouvrir l'Évangile selon Thomas. Tel logion que l'on croyait connaître sur le bout des doigts se révèle brusquement sous un jour totalement nouveau. Tant de richesse cachée qui nous attendait là et que nous n'avions pas su voir ! Et bien qu'elle soit sans objet, c'est à chaque fois une vraie joie ! La dernière rencontre avait pour thème l'approfondissement des logia 108 et 109 : Gemellité et Unité, Trésor caché qu'il nous faut découvrir. Nisargadatta nous est d'un grand secours, même si la seule chose qu'il ne puisse pas nous procurer, c'est le salut !

Le psychique vit dans les mythes. L'histoire est un éternel recommencement. Le mythe s'avère parfois plus fort que l'histoire, plus fort que le monde lui-même. Les juifs ont inventé un Dieu créateur dont ils se sont proclamé le peuple élu. Le mythe de la terre promise

s'est avéré si puissant qu'il a réussi à maintenir l'unité d'un peuple dispersé dans le monde entier et lui a permis de reconquérir un pays dont il avait été chassé il y a près de deux mille ans. Autant dire que les paroles de Jésus ne pouvaient plus mal tomber : *Les Hébreux ont eu pour idole, non du métal ou du bois, mais une race, une nation... Leur religion est dans son essence inséparable de cette idolâtrie, à cause de la notion de peuple élu* (Simone Weil, Lettre à un religieux, Gallimard, p. 19). La Shoah n'est peut-être rien d'autre qu'un choc en retour de tous les génocides dont se glorifient dans la Bible les prophètes de Yahvé. Selon un historien contemporain, la Shoah a une motivation religieuse. Le nazisme ne serait ainsi qu'une imitation perverse du judaïsme, le peuple élu n'étant plus juif mais allemand, sans autre support que la création d'un nouveau mythe, celui de la « race aryenne ». Quant au stalinisme, il serait une imitation perverse du christianisme (Alain Besançon, Le malheur du siècle, Sur le communisme, le nazisme et l'unicité de la Shoah, Fayard). Voilà qui rejoint certaines des thèses avancées par Emile dans son « Moïse ».

Cet Etre dont vous parlez est sans intelligence, dit Nisargadatta. Autant dire que nous avons beaucoup à faire pour nous défaire de tous les conditionnements culturels, idéologiques et religieux. C'est peut-être cela « la chance de l'athée », dont parle Paule Salvan. Mais l'athée lui-aussi a un mental et a peur de la mort. Et c'est à une mort terrifiante que nous invite la Gnose, celle du moi, mort définitive et sans espoir de retour : *Tout ce que vous voulez accomplir est basé sur le moi. Je dis 'basé sur le moi' et vous pensez aussitôt 'attention à éviter', parce que votre idéal est l'absence du moi. Mais tant que vous agissez en vue du non-moi, vous êtes ancré dans le moi* (U.G., Le dos au mur, p. 19).

L'occultation est sans doute indispensable à la révélation. S'il n'y avait pas le mal, s'il n'y avait pas le monde, je ne pourrai peut-être pas dire « je suis ». Or je suis, de toute éternité, avant même Abraham, avant même la Genèse. Je sais qu'il n'y a pas de Créateur suprême dont je serais la créature. Je suis à l'origine de tout cela. Je fais jaillir ce rêve. Et si je crée la manifestation, c'est pour mieux m'occulter car la manifestation est le seul lieu où je peux me révéler. Ce qui nous rappelle ce hadith qu'Emile avait à citer : *J'étais un Trésor caché et j'ai voulu être connu*.

Ce corps est une occasion unique de permettre l'Eveil. Ne pas l'utiliser est un crime contre soi-même. Le corps est ce champ qu'il me faut travailler si je veux y trouver le trésor enfoui. L'initiateur est celui qui me révélera que le trésor est là. Il me suffit de boire à sa bouche pour découvrir ma propre gémellité avec lui-même : *Dans l'incognito, je me révèle à moi-même par mon élu. Cependant, je donne toujours la vie à un jumeau pour parfaire ma révélation : ma connaissance n'est jamais si gratifiante que lorsque je me dis par la bouche de l'un et m'entends par la bouche de l'autre* (Emile, Cahiers Metanoïa 77). Et comme dans le célèbre verset de l'Upanishad, je sais maintenant que les deux entités que je croyais séparées sont en réalité jumelles, et que l'initiateur et l'initié ne font plus qu'un : *Deux oiseaux, compagnons inséparablement unis, résident sur un même arbre ; l'un mange le fruit doux de l'arbre, l'autre le regarde et ne mange point* (Mandaka Upanishad, III,1,1).

Seul le Soi élit le Soi. L'élection est totalement imprévisible et pourtant le trésor se mérite. Même si tout est déjà en moi, le champ doit être travaillé : ce long travail est celui de la sadhana, du détachement total de la personne. Un événement fortuit, une rencontre ou l'angoisse de la mort, comme chez Ramana Maharshi, tout peut être l'occasion de cette remise en question, de cette métanoïa. Visualisant ma propre mort, je cesse de m'identifier au corps. A l'issue de ce travail de dépossession, le trésor est ce qui reste lorsque j'ai tout perdu.

Ayant tout perdu, j'ai gagné le Tout : *Le Royaume ce sont les dividendes d'un mérite* (Louis-Marie). Ayant gagné le Tout, je gagne également toutes choses. Je suis l'incomparable. M'étant dépossédé de moi-même, il n'est rien qui ne m'appartienne. Je n'ai plus rien à demander puisque tout me vient spontanément : *Cherchez le Royaume et tout vous sera donné de surcroît* (Lc 12. 31 ; Mt 6. 25) ; *Quoiqu'ils aient perdu, ils n'auront perdu que ce qui revient à la personne, mais ce qu'ils obtiendront en retour conviendra à un roi. Ceux qui auront compris cela et atteint ce niveau ne demanderont rien, mais tout leur viendra spontanément.* (Nisargadatta, La conscience et l'Absolu, 18/11/80).

Dans cette longue quête, seul celui qui va jusqu'au bout, obtient quelque chose. Ce n'est pas le savoir, ni la société qui me sauveront. Le mental est accumulation alors que la voie requiert le dépouillement. Je ne puis faire confiance qu'à mon intuition, faire confiance qu'à ce feu qui me brûle : *L'inné vous sauvera, l'acquis vous tuera* disait Emile. Je ne puis faire confiance qu'à moi-même : *Laissez tomber la spiritualité, la conscience travaille spontanément* (Nisargadatta). Et en fin de compte, alors que je croyais avoir fait quelque chose, je m'aperçois maintenant que j'ai simplement laissé s'effectuer en moi la lente germination du Soi : *...je dépose au sein de ce grand déploiement de la manifestation, chez certains êtres rarissimes, un feu que je préserve, puis attise et allume le moment venu* (Emile, Cahiers Métanoïa 77).

Il nous faut, par la méditation constante, aller au-delà de la connaissance. Le gnostique a-t-il quoi que ce soit à enseigner ? Il n'a besoin de rien et comme le poète il témoigne de l'indicible : *La Gnose c'est la partie émergée du silence.* (Claude)

Yves



La nature imite l'art
Pablo Picasso

A Edmond, par qui je sculpte...

Cet inconnu qui te taraude et qu'il te faut prendre à bras-le-corps puis mettre au jour par la grâce de la matière.

Une masse étrangère à brasser et ressasser sans relâche mais patiemment à coups d'essais, d'échecs et d'éclats : guerre tenace déclarée à l'opacité de la gangue, à la rigidité de la forme, à la fausse tonalité...

Alors, tu convoques et accumules tout ce que capturent tes sens et qui fait l'écriture de ta persistance à exister, pour trancher dans le vif et décider du sort de chaque donnée de la substance sur quoi tu agis ; que tu observes des doigts, cherches à décrypter, tentes de séduire et de réduire à toi seul ; mais qui t'échappe et que tu traques sous un autre angle, caresses et brises ; remets sans cesse en cause.

Et que tu clarifies peu à peu, à mesure que tu t'estompes et te laisses dicter l'exactitude du chant.

Toi dont les mains ne disent pas l'ineffable, mais l'attestent.

Jacques



BIBLIOGRAPHIE

U.G. LE DOS AU MUR, Le mythe de la perfection, traduit de l'anglais et commenté par Jean-Michel Terdjman, Les Deux Océans, Paris, 1998.

Vous pouvez gravir les montagnes, traverser des lacs à la nage, traverser l'Atlantique ou le Pacifique sur un radeau. N'importe quel excité peut le faire, mais le courage d'être entièrement seul, le dos au mur, personne au monde ne pourra vous le donner (p. 155). Tous les éveillés ne cessent de nous dire la même chose. Le monde en est-il pour autant plus avancé ? Les hommes ne cessent de se poser les mêmes questions. Pourtant n'ont-ils pas déjà la réponse ? Heureux êtes-vous, solitaires, élus, parce que vous trouverez le Royaume (log. 49). Vous n'avez même pas besoin de chercher une quelconque réalisation, nous dit U.G.. Vous êtes déjà réalisés. C'est l'ego qui vous masque votre véritable plénitude, ce vide qui est votre état naturel : ... vous parlez de désespoir, de vide, de néant. Mais ce n'est pas le vrai vide. Si c'était le vrai vide, alors il y aurait la vie pleine (p. 102). La seule chose qui vous manque, c'est le courage de franchir le pas, d'aller par-delà le mental. Vous n'avez rien d'autre à vaincre que votre propre peur, celle de votre mort ici et maintenant, celle de votre annihilation totale : Je vous dis que vous pouvez faire face tout seul - allez-y, vous pouvez vous tenir debout et marcher, vous pouvez nager, vous n'allez pas sombrer. C'est tout ce que je peux vous affirmer. Si vous avez peur, vous allez couler, presque certainement (p. 31). N'ayons donc pas peur de tuer le « grand personnage » du logion 98.

Vous voulez à tout prix votre petit bonheur, mais c'est précisément cette quête du bonheur qui est la cause de toute votre souffrance : *Vous voulez être heureux, alors vous êtes misérable. Vouloir être heureux est la cause de votre misère... tout ce que voulez amène la souffrance, parce que vous commencez à cogiter. Le vouloir et la pensée. Si vous ne désirez rien dans ce monde, il n'y a pas de pensée... (p. 78). Pourquoi vous obstinez-vous à chercher la paix ? La paix est déjà là (p. 16). Vous cherchez en tous sens ce qui est déjà en vous. Vous vous complaisez dans votre état de névrose obsessionnelle : Vous êtes dans un état de névrose parce que vous voulez deux choses à la fois... D'un côté, vous voulez être autre que ce que vous êtes... Mais d'un autre côté, vous ne voulez pas changer... (p. 151) ; Il n'est pas possible qu'un homme monte deux chevaux, qu'il bande deux arcs ; et il n'est pas possible qu'un serviteur serve deux maîtres (log. 47). Vous voyez le monde tel que vous voudriez qu'il soit, et non tel qu'il est en réalité. Vous ne connaissez rien des choses, vous ne pouvez en connaître que l'idée que vous vous en faites. Au lieu de vous obstiner à tout voir à l'envers, regardez les choses à l'endroit. Vous vous apercevrez alors que tout est déjà là : Ce que vous attendez est venu, mais vous, vous ne le connaissez pas (log. 51).*

Angoissé par les problèmes que vous avez vous-mêmes créés, vous courez en tous sens en quête de maîtres auxquels vous raccrocher et de remèdes miracles pour soulager vos maux imaginaires. Mais ces remèdes, yoga, méditation ou mantras, ne sont rien d'autre que des drogues. Vous passez votre temps à vous plaindre de vos problèmes, alors que le seul

problème, c'est vous-même : *Vous ne voulez pas vous retrouver sans problème, donc, le problème, c'est vous. Si vous n'avez pas de problème, vous allez vous en fabriquer un. La fin du problème signifie votre propre fin* (p. 108). Vous gâchez votre énergie et vous gaspillez votre temps à chercher des solutions, alors que les solutions ne font qu'entretenir vos problèmes. Et c'est pour cela que vous quémandez des miettes de savoir, espérant trouver le salut, auprès de tous les gurus à la mode : *vous avez l'espoir qu'un jour, on ne sait par quel miracle, grâce à l'aide d'on ne sait qui, un dieu quelconque ou un guru, vous allez résoudre votre problème - IL N'EN EST PAS QUESTION !* (p. 109)

Cessez de croire à tous ces vrais ou faux gurus, à tous ces maîtres ou pseudo-prophètes qui vous racontent des fariboles. Non rien, ni personne, ne peut vous aider. Les religions établies, les livres sacrés, le catalogue des vertus, tous les idéaux de perfection morale et spirituelle sont responsables de la violence : *L'homme qui a prêché l'amour était corrompu, parce qu'il a créé une division dans sa conscience... "Cet homme qui nous a parlé d'amour est responsable, parce que l'amour et la haine vont ensemble* (p. 90). Tout discours sur l'amour altruiste contient en lui-même les germes de la haine. Qui proclame l'amour du prochain pose l'autre comme un objet et fonde ainsi la multiplicité : *Tous ces discours sur l'amour, quelle absurdité ! Qui dit amour du prochain dit dualité. Là où il y a division il y a destruction* (p. 91) ; *L'homme de religion veut pratiquer les vertus, et ce faisant il nourrit sa colère et menace la société* (p. 138). On croirait entendre Lao-Tseu : *Tout le monde tient le beau pour le beau, c'est en cela que réside sa laideur. Tout le monde tient le bien pour le bien, c'est en cela que réside son mal* (Tao Tö King, II).

Bien d'autres avant U.G. avaient rejeté le poids étouffant des instructeurs et des traditions religieuses, qui sont le pire obstacle à l'Eveil : *Les pharisiens et les scribes ont pris les clefs de la gnose et ils les ont cachées* (log. 39) ; *Le brahmane est le guru du monde, non celui des sadhus : il est mort, étouffé sous le poids des Védas !* (Kabir). Mais U.G. est plus radical encore. Il rejette tous ceux qui l'ont précédé, les Jésus et les Bouddhas eux-mêmes. Mais est-ce bien Jésus ou Bouddha qu'U.G. récuse, ou plutôt l'idée que l'on se fait d'eux et l'enseignement qu'on leur attribue ? Ou encore l'idée que s'en fait U.G. ? Ces paroles sont fortes, aussi fortes que celles des maîtres zen : *Si vous rencontrez le Bouddha, tuez le Bouddha !* (Lin-Tsi)

Ce n'est bien sûr que dans l'Evangile selon Thomas que l'on peut trouver des parallèles entre Jésus et U.G. Il ne sert à rien de chercher un quelconque royaume sur terre, ni dans l'au-delà : *... Il n'y aura jamais de royaume, ni sur terre ni ailleurs* (p. 73). Il n'y a qu'une vie universelle, qu'une respiration cosmique : *Le mouvement de la vie est ce même mouvement là-bas et ici, au dehors et au dedans. C'est le même, toujours* (p. 56) ; *... le Royaume, il est le dedans et le dehors de vous...* (log. 3). C'est le mental, cette surimposition que nous créons nous-même, qui nous voile tout cela. La pensée inconstante est votre pire ennemi, alors que le corps est immortel et ne pose aucun problème. Mais le mental est totalitaire. Il s'est emparé du corps et veut tout contrôler : *La pensée est fasciste par essence* (p. 129) ; *La pensée s'est emparée du corps. Elle est le maître de la placé. Elle essaye toujours de tout contrôler* (p. 27) ; *Heureux l'homme qui sait où et quand les pillards pénètrent* (log. 103).

Rejetez donc tous les systèmes idéologiques, religieux, mystiques. Ils ne sont rien d'autre qu'une création de la pensée. Or, le mental n'acceptera jamais de s'auto-détruire. Si vous avez réellement soif d'absolu, vous devez aller jusqu'au bout. Ne vous arrêtez pas en chemin, surtout pas : *Ce que je veux dire, c'est que cette faim d'absolu doit brûler et se consumer jusqu'à extinction, elle doit aller jusqu'au bout* (p. 68) ; *Celui qui est près de moi est près de la flamme* (log. 82).

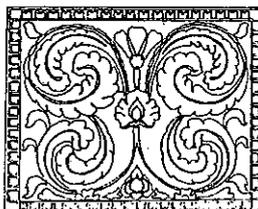
Cessez de vous poser des questions. Il n'y a pas de réponse, car la véritable réponse supposerait la disparition de la question et donc du questionneur : *La réponse, si en fait il en existe une, devrait faire disparaître à jamais la réponse à laquelle vous vous accrochez. Le questionneur n'existe pas ! Si la réponse disparaît, avec la question, alors le questionneur - cette entité non-existante - disparaît lui aussi, forcément.* (p. 44). La seule réponse, c'est la mort totale, l'annihilation du moi. C'est justement cela que nous refusons, que notre mental refuse. Nous avons peur du vide, alors que par nature nous sommes le vide. Tous nos questionnements sans fin, toute notre accumulation de savoirs ne pourront jamais remplir le tonneau des Danaïdes : *Vous essayez de remplir un tonneau vide, un tonneau sans fond. Même pas un tonneau sans fond, un néant. Remplissez-le tant que vous voulez avec tout ce que vous ou un autre va pouvoir imaginer, mais le vide intérieur est toujours là* (p. 113).

Tant que nous n'aurons pas accepté d'être ce que nous sommes, nous continuerons à poursuivre un idéal de perfection. Perfection qui n'est qu'une contrefaçon de notre véritable nature, une image virtuelle qui nous est surimposée de l'extérieur par la société, la religion, la culture : ... *la pensée religieuse est à l'origine de toute notre misère* (p. 138) ; *C'est ce que font tous les gurus, ils vous jettent un os à ronger, comme à un chien en laisse* (p. 109). Au lieu de vous voiler la face, dévoilez-la : *Acceptez ce que vous êtes, exactement ce que vous êtes* (p. 149).

Inutile de chercher à atteindre le moindre objectif. Il suffit tout simplement d'être soi-même. Il n'y a rien à perdre, rien à gagner. Aucun effort n'est nécessaire, et surtout pas l'effort pour atteindre le sans-effort ; *Il est très facile d'être soi-même, vous n'avez rien à faire, aucun effort n'est nécessaire. Vous n'avez pas d'effort de volonté à faire, vous n'avez rien de spécial à faire pour être vous-même. Mais être quelque chose d'autre que ce qu'on est demande beaucoup d'efforts* (p. 57). En d'autres termes, lâchez prise : *Rentrée à la maison, elle posa la cruche à terre : elle la trouva vide* (log. 97) ; *Rien de plus précieux que d'être sans affaires !* (Lin-Tsi)

La pensée est votre seul adversaire car elle vous divise en deux : Cessez donc d'y penser ! *Aussi longtemps que le mouvement de la pensée est présent, il ne vous est pas possible de comprendre ce que je dis. Et quand ce mouvement n'est plus là, alors plus n'est besoin de rien comprendre. C'est pourquoi je dis qu'il n'y a rien à comprendre* (p. 13).

Y.M.



POESIES

forêt d'arbres nouveaux
aux troncs enchevêtrés
dont les racines s'accrochent
à la crinière des mousses

l'oiseau de lumière frêle
sous un dais de fougères
s'est éclipsé si vite
au fait existe-t-il

sans un bruit sans un cri
près d'un arbre tordu
que le frémissement
d'une ombre sur la gaze

une aile a disparu
comme un éclair furtif
mais le vol de l'oiseau
s'est-il jamais posé

sur le piton fougères



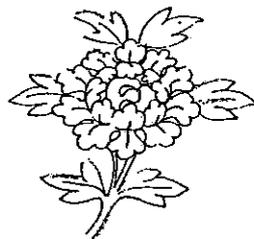
Yves

FENETRE

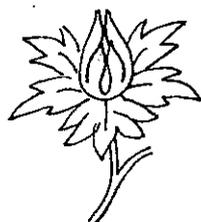
Avoir sans cesse reculé
avoir vainement cherché des talons ce satané chemin
divin
qui se dérobe même aux yeux fermés sur l'extase
et se trouver soudain acculé aux fêtes et aux pluies
que peuple une foule nombreuse
et de là, poussé en avant
avoir pris la route qui suit les fleuves limoneux
traversé les terres patiemment retournées
franchi la porte fleurie des remparts
emprunté à pas solennels l'avenue applaudissante
gravi les marchés dociles du capitol
atteint le ciel de toile pendue
et la fenêtre

A la fenêtre ouverte, inhaler le néant.

Jacques

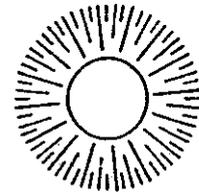


passante
 souveraine
 au royaume
 de sable
 ouvrant
 des pistes
 oubliées
 décochant
 des matins
 la flèche
 traversière
 trouant
 mes hardes
 d'or léger
 je vais
 traquant
 au coeur
 le vif
 des pierres
 débusquant
 de l'obscur
 le clair
 sous le velours
 des nuits
 constellant
 ma paupière
 je vois
 l'azur
 d'un regard
 fécondé
 soudain
 j'enfante
 l'aube



Mireille

à Léon



Mon bonheur est tel
que je ne peux le dire
Il coule dans ma voix
Il passe par la plume

Etonné
d'une envolée

L'oiseau de paradis
me glisse à l'oreille :

le petit est relatif
le tout petit ne l'est pas.

le petit est relatif
le petit est relatif

Mais, moi je ne le suis pas
l'oiseau souriait en s'envolant

Louis-Marie

Noël 1984

Energie contenue
que je divense
s'nergie divisée
que je contiens

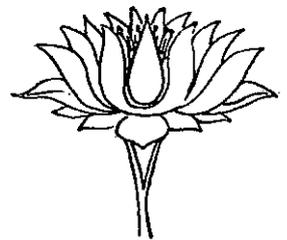
Le soleil noir engendre
le soleil d'or
et le soleil d'or se résorbe
dans le soleil noir.

La flamme monte
tel un feu d'artifice
toujours jaillissant
jamais consumée.

Elle s'épanouit
puis revient
au foyer
de pure incandescence.

Je te le dis pour le plaisir
Je te le dis par l'image
sur fond de lumière,
reçue en plein cœur
la lumière brûle l'apparence
jusqu'à la transparence.

Jérusalem c'est elle
qui par abolition
transfigure la figuration
et abolit Sion
fin de l'aberration.



Emile